

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN

Belgique 45 fr.
Congo 60 fr.
Étranger 60 ou 75 fr.
C. Ch. Post. 2853-74

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

La petite farce du grand complot

On prend les mêmes, et on recommence !



Vous avez lu récemment que l'affaire du grand complot communiste des journées rouges de juillet 1932 s'était terminée par une ordonnance de non-lieu. La justice souveraine rendait justice ainsi, à sa façon, aux emprisonnés par erreur qu'elle avait impliqués dans cette affaire rocambolesque.

Juliet 1932!
Vous vous souvenez : tout le pays, sauf Bruxelles-la-placide, tout le pays était en émoi. Les grèves se traînaient interminables. Les gendarmes caracolait. L'armée était consignée. Termonia jouait au stratège. Tayenne tombait mitraillé. Les pavés sortaient de terre. L'union sacrée renaissait de ses cendres. On enjoignait aux mineurs de rentrer au travail. Mais les mineurs, eux, las de prolonger leur agonie, voulaient mourir tout de suite.

Surgit alors le fameux complot, le bienheureux complot, qui permit à la Justice aveugle d'arrêter, pour les besoins de l'enquête, par charcutées entières, les meneurs un peu trop populaires.

Puis tout se tasse. Le grand danger est passé. Sans bruit, on relâche les emprisonnés. Dix mois plus tard, en grand mystère, on décide le non-lieu. Petite erreur. N'en parlons plus!

Juliet 32 est loin.
Mais voici venir juillet 33.

Un mauvais mois, décidément. Le soleil tape dur. Les arrêtés-lois tapent plus dur encore. Les mineurs se fâchent à nouveau ou, plutôt, à nouveau ils le disent. Et ils ne sont pas seuls, cette fois. Tout le monde se fâche. Le prolétariat tout entier se dresse. Et dans les rues de Wasmes, les femmes à qui l'on dit : « Votre homme va tomber sous les balles », répondent simplement : « Et nous aussi, et nos enfants avec; il vaut mieux ça et que c'en soit fini! »

Alors, en haut lieu, on se dit : Que faire? C'est très bien d'avoir 6.000 gendarmes et des calicots avec ces mots : ICI IL Y A DES MITRAILLEUSES ou encore : RETIREZ-VOUS : ON VA TIRER, c'est très bien, et on tirerait volontiers, mais après?

Et l'on pense : fâcheuse idée qu'a eue le Parquet de proclamer ainsi, tout juste en ce moment, que ce fameux complot n'était pas un complot. Parce qu'enfin c'est facile un

complot de ce genre : ça permet d'arrêter en un tournemain, sans aucune explication, tous ceux qui ayant la confiance du prolétariat décideront de l'heure de la révolte.

Alors, que faire?
Que faire? Eh! bien, voici.
Nous lisons dans Le Soir :
« A Ougrée, à Seraing, à Liège, la police a découvert des armes et des munitions chez des communistes notoires. »

« L'instruction continue son cours. »
Ça n'a pas traîné! Un complot chasse l'autre. Bien joué, messieurs! Dans un an il y aura un non-lieu. Mais d'ici là!...

D'ici là, l'instruction continuera son cours. Les arrestations s'effectueront à un rythme que les événements détermineront. Le juge ne répondra pas à vos questions. Il n'a rien à répondre. L'instruction suit son cours. Mystère et discrétion! C'est du beau travail.

Sans doute, la ficelle est un peu grosse. Mais le bon public, la presse aidant, n'y voit que du feu.

Bien entendu, ce n'est pas le fascisme.

Parce que le fascisme, lui, a au moins le mérite de la sincérité. Il déclare : « Tel parti est illégal. J'arrête les militants ». Un point, c'est tout. On sait à quoi s'en tenir.

Chez nous, on ne dit pas ça. Tous les partis restent légaux. Mais les militants un peu gênants, on les arrête quand même. Quitte à les relâcher plus tard, quand le droit le plus constitutionnel qu'ils ont de parler aux foules ne présente nul danger.

C'est simple. Un peu trop simple. Et franchement ces messieurs devraient voir à renouveler leur répertoire.

Au prix qu'on les paye!

Il va de soi que la réapparition d'un complot fantôme ne surgira pas nécessairement de l'affaire que voici. Ce n'est qu'un exemple, bien fait pour montrer comment un régime bourgeois peut prendre ses précautions et organiser la répression préventive sans quitter les formes les plus légales.

Ce n'est qu'un exemple, car je n'ai aucune raison de douter ni de la bonne foi, ni de l'équité, ni aussi du zèle de M. le juge d'instruction commis dans cette affaire. D'autant moins qu'il porte un nom qui témoignerait plutôt de la conscience qu'il a de sa très haute mission : il s'appelle M. Dormal.

Ce sont les prévenus, d'ordinaire, qui dorment mal!

Pierre FONTAINE.

Les objecteurs de conscience Léo Campion et Hem Day et les pacifistes

Malgré les silencieuses de la presse qui n'ont pas parlé du cas particulier d'objection de conscience que soulève le geste de Campion et Hem Day renvoyant leurs livrets militaires au ministre de la Défense nationale, la campagne s'organise pour arracher aux griffes du conseil de guerre ces militants du pacifisme.

Mercredi dernier, à notre tribune, le professeur Lecat, venu spontanément de Louvain, Ernestan, Zankin et la plupart des orateurs ont témoigné en faveur de nos amis.

Un premier meeting s'organise, par les soins du Comité d'Action pour l'Amnistie, qui aura lieu le vendredi 30 juin, à 20 heures, en la Salle du Lion d'Or, place Saint-Géry, et au sujet duquel nous donnerons tous renseignements la semaine prochaine.

Dès à présent préparez-vous à y assister en grand nombre, faites connaître les faits qui ont provoqué l'incarcération des deux pacifistes sous l'odieuse inculpation de désertion, protestez personnellement auprès du Ministre de la Défense nationale, et menez campagne ardemment, opiniâtrement, pour la paix, pour la justice, pour la liberté d'opinion, et pour le droit de chacun de refuser de tuer.

Les trous... de Bal

On sait qu'un certain M. Bal, a été condamné pour de menus détournements s'élevant à environ un million.

Il purge sa peine, comme on dit.

Mais voilà qu'on a découvert d'autres trous dans la caisse de M. Bal. Les trous de Bal, en quelque sorte. Nouveau procès dont le jugement est assez curieux : le tribunal dit que l'action n'est pas recevable parce que les faits nouveaux sont la répétition de la même infraction, résultant de la même pensée coupable pour laquelle le prévenu a déjà été puni.

Et ce sont les plaignants qui sont condamnés aux dépens!

Ça leur apprendra.

Un beau trio : Jolly - Cumont - Devèze

M. Devèze s'est rendu au camp d'Elsenborn, comme vous savez, comme tout le monde sait.

A son arrivée au camp, le ministre équestre a été reçu par le général Jolly et par le général Cumont.

Evidemment, on s'appelle comme on peut. Et ça n'aurait guère d'importance, si une photographie que nous avons vue ne portait les trois personnages avec l'indication de leurs noms, libellés dans l'ordre que voici : Jolly-Cumont-Devèze.

Ça nous a fait rigoler un petit quart d'heure. Et toutes les chambres du royaume n'ont pas fini d'en rire.

Mais quel malheur que nous n'ayons pas de chansonnier. Il y a des vocalises charmantes à faire sur ce thème.

Distinction méritée

M. Albert Devèze, ministre équestre de Sa Majesté, vient de recevoir le grand cordon de l'Aigle d'Estonnie.

On suppose que c'est pour se pendre?

CE SOIR, A LA TRIBUNE en la SALLE DES HUIT HEURES 11, place Fontainas, M. Pierre LANDSVREUGT directeur des éditions L'Églantine ouvrira le débat sur :

A quoi sert la littérature ?

Voir programme en page 6.

Les pompiers de l'avant-garde

Par Pierre Châtelain-Tailhade

Notre ami Pierre Châtelain-Tailhade avait répondu, avant que nous ne la posions, à cette question « A quoi sert la littérature? » que l'on débat ce soir à notre tribune. C'est donc l'heure de publier son article.

C'est nous-mêmes, Messieurs, sans [nulle vanité,

nous, les jeunes, les « espoirs », les résolus, les risque-tout, qui avons du mépris plein nos gibernes pour les ganaches à plumets, qui toussotent sur nos derrières.

Lâchons la pompe et expliquons-nous, car ça ne va plus. Il paraît qu'on nous trouve ridicules.

On a raison. Le fait est qu'elle est jolie, notre avant-garde. Quelle cranerie! Et quels jarrets! Une, deux!... Les talons font un bruit martial; les casques ont des pompons. Gauche, droite!... Regardez-le passer, le bataillon bien astiqué des Réfractaires!

Petits coquets! Celui-là marche en serre-file. C'est un insoumis à galons. Et de bomber le torse, et de ribouler des prunelles. Pensez donc, il est d'une Académie.

— Vous dites?
— Je dis qu'il est d'une Académie, et qu'il s'en vante, et que l'on attrapera quatre « crans » pour peu qu'on se permette de rigoler au nez de la donzelle. Car on ne plaisante plus dans l'Avant-garde. Soyons sérieux! C'est le mot d'ordre. Au pas et silence dans les rangs! Du haut de ces chaises percées, quarante séants vous contemplent.

Cet autre, c'est la terreur du coin. Il ne désobéit qu'aux ordres qui ne lui sont pas donnés en russe. Il veut du russe, ce terrible! C'est bien son droit. Regardez-le tourner ses yeux de chien battu vers le caporal moscovite. Un vrai de vrai, je vous dis : pas bourgeois pour un sou, et dessalé, et forte tête! Une seule chose est en pouvoir de le faire reculer, mais de le faire reculer à genoux et jusque sous la table : un poil de la moustache du citoyen Staline.

Écoutez-moi cette jeunesse. Vous croyez peut-être qu'une chanson va monter de ses rangs, chanson d'amour



joyeuse comme un battement d'ailes, comme un sifflet de grive saoule sur les coteaux de Vendémiaire? Bernique, mon bon monsieur! La jeunesse d'aujourd'hui ne boit pas de ce jus-là. Pensez donc : il lui faut liquider la révolution culturelle. Si vous saviez comme c'est triste, ce machin-là, et prétentieux, et bête, vous comprendriez que ça fauchonne à nos éphèbes des crânes de prédicants. Oh! ça ne poissera pas le pavé des grandes villes. Il ne s'agit plus de mourir, comme Gavroche, l'églantine au fusil, en crachant avec son sang la Carmagnole du ruisseau. Il s'agit de se tuer à débobiner des phrases effroyablement solennelles, que de vieilles dames applaudissent et que personne ne comprend.

Et le danger, c'est que ça s'attrape. Car nous en sommes-là, nous qui nous collions affranchir : nous embottons le pas, nous portons nos phrases comme des ciboires et ça nous est désagréable que les chapeaux restent visés au passage de nos adjectifs.

Voilà dix ans que nous avons perdus, perdus vous dis-je, à fourbir des épithètes, à nouer au col de nos périodes des cravates de jacobin, à cintrer la taille de nos colères dans des gilets à la Tallien. Plus de jeunesse débraillée et qui queule : un enthousiasme bien peigné d'ordonnateur de pompes funèbres; quelque chose de poussièreux, lustré aux coudes, qui pue la naphthaline, quelque chose que nos pères ont usé et qui reste trop grand pour nous.

(Suite en 6^e page.)

Comment on prépare la guerre

L'INTERNATIONALE des charognards

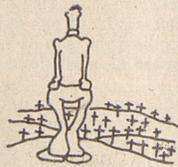
par MIL ZANKIN

Au cours du dernier débat du Rouge et Noir, notre collaborateur Mil Zankin a fait, touchant l'Internationale sanglante des Armements, des déclarations sensationnelles montrant, à l'appui d'une documentation irréfutable, les collusions nombreuses entre financiers ou industriels belges et la haute pégre internationale, pourvoyeuse de guerres et qui spéculent déjà sur les charniers futurs.

Jusqu'à présent dans les travaux qui traitent de

l'industrie guerrière, la Belgique « pacifique » était rarement nommée. Il y avait là une lacune. Notre collaborateur vient de la combler, établissant la part que prend notre pays dans cette besogne criminelle.

Ces faits doivent être connus. Aussi avons-nous décidé la publication de cet édifiant travail, avec l'espoir que nos lecteurs aideront à sa diffusion en faisant lire cette série d'articles à ceux qui ne savent pas encore — et ils sont nombreux!



nationalisme exacerbé et étroit, trouvant son expression politique dans le fascisme, manque de confiance absolu dans les relations diplomatiques, sont quelques-uns des motifs qui expliquent cette atmosphère malsaine. Il reste une des raisons les plus importantes, sinon l'essentielle, qui justifie nos appréhensions : c'est l'accroissement constant de la puissance armée de toutes les nations. Nous en sommes arrivés à un moment où il devient difficile à la plupart des nations européennes de tenir leur place dans cette course frénétique aux armements.

On aura beau voler aux pauvres, aux mutilés et aux vieillards la maigre pitance qu'une nation dite civilisée a pour devoir de leur accorder, on aura beau saigner le peuple aux quatre veines afin d'acheter des avions et de construire des murailles en béton, viendra un moment où certains pays épuisés plieront sous le faix de ces dépenses gigantesques. C'est à ce moment

A propos de "L'ALTERNATIVE" d'Emile Vandervelde

Par WAR VAN OVERSTRAETEN

I. — PRELIMINAIRES.
J'appartiens à une génération de révolutionnaires qui a éprouvé le combat Emile Vandervelde. Nous menions cette lutte sous le signe d'un marxisme dont nous adorions l'intransigeance. Nous étions envoûtés, souvent jusqu'à l'aveuglement complet, par le grand apport de Lénine aux méthodes de tactique et de stratégie révolutionnaires. Le triomphe de la Révolution d'octobre nous donnait une assurance inébranlable. Notre élan se prolongea pendant des années. Nous ignorions le doute, l'hésitation et la crise de conscience. Mais, tout en affirmant nos convictions d'une manière absolue, nous redoutions certains de nos adversaires. Parmi les chefs social-démocrates dont l'influence s'était imposée en Europe occidentale, dès avant la grande guerre, et que nous retrouvions, nous

barrant la route, après Octobre, chargés, à nos yeux, de fautes immenses et responsables des plus tragiques échecs socialistes, nous devions compter Vandervelde. Nous trompions-nous, quand nous croyions que seul l'autrichien Otto Bauer pouvait encore rivaliser avec lui dans la défense, sur des plans divers, d'un socialisme corrompu par quarante années de compromissions avec les pires aberrations du libéralisme démocratique? Nous redoutions leur faculté subtile jusqu'à la morbidesse d'obscurcir des grandes perspectives politiques et sociales. Ils restaient réformistes des pieds à la tête, avec cette capacité décevante de voler tout événement, qui préfigurait l'effondrement du démocratisme sur les ruines duquel l'Europe cherche actuellement sa voie.

(Suite en page 6.)

que ne voulant point se laisser dépasser par des rivaux plus heureux, s'imposera la nécessité de se servir de ces armes.

Ah ! toute l'ignominie et l'historique imbécilité de ce : Si tu veux la paix, prépare la guerre ! La monstrueuse bêtise de ces phénomènes à cervelle molle qui s'imaginent que les forts, les canons et les tanks puissent être une garantie de paix.

La vérité c'est que plus on arme et plus on se rapproche de la guerre ! Pour reprendre la formule du mathématicien Maurice Lecat : C'est parce qu'on a peur qu'on s'arme et mieux on est armé, plus on a peur !

Dès lors, pourquoi cette vérité criante, ne s'impose-t-elle pas aux peuples, pourquoi cette course folle aux armements ne s'arrête-t-elle pas, pourquoi ces milliards consacrés à de la mitraille ne servent-ils point à secourir les misérables, à adoucir les maux de ceux qui durant la dernière boucherie furent frappés dans leur chair ? Pourquoi ces milliards consacrés à un matériel qui tôt ou tard assassinera la meilleure part de l'humanité, pourquoi ces milliards offerts à la Mort, ne sont-ils un don joyeux servant à adoucir la peine des hommes ?

Pourquoi ? Parce qu'il est des gens qui vivent et amassent des fortunes colossales grâce à la fabrication de ces armements ! Parce qu'il est des gens pour qui l'argent même souillé de sang n'a pas d'odeur, des gens qui préfèrent voir ensevelir la meilleure force de leur peuple, la plus vivante jeunesse de leur race que de voir baisser leur chiffre d'affaires. Parce qu'il est des millions de cadavres, d'immenses cimetières qui figurent dans le solde bénéficiaire de certains bilans financiers ! Parce que l'Internationale Sanglante des Armements n'est pas un mythe, parce que cette association d'assassins existe et se rencontre partout où des hommes crévent comme des bêtes dans la boue et le sang.

Je dis qu'elle existe et même les vultures du Comité des Forges travestis en journalistes, même les scribes qui chaque jour trempent leur plume dans un encier tricolore avant de passer à la caisse de Schneider ou de Bazil Zarachoff, n'osent plus sérieusement prétendre le contraire.

Une littérature abondante est née depuis quelques années qui a apporté la preuve irréfutable, la démonstration éclatante de l'existence de ces groupements internationaux de sidérurgistes, d'industriels munitionnaires et de banquiers qui tirent le plus clair de leur profit de cette provocation à la guerre qu'est la course aux armements et qui, la guerre venue, s'enrichissent sur les monceaux de cadavres. Des documents dont personne n'a osé contester l'authenticité, sont venus éclairer et divulguer le criminel négoce de cette Internationale des Charognards. Des livres aussi définitifs que ceux de Lehman-Russbüldt (1) ont à jamais marqué du sceau infamant certains chefs d'entreprises qui n'en poursuivent pas moins leur commerce diabolique et qui ont démontré, encore ces temps derniers, leur influence sur le destin des peuples.

Faut-il rappeler certains scandales trop connus pour que nous nous y étendions, certains exemples du trafic immonde qui se poursuivait durant la guerre par dessus les cadavres de pays à pays belligérants. Krupp et toute la Schwerindustrie fournissaient aux Alliés des centaines de milliers de tonnes d'acier et de fonte ; Zeiss et Goertz livraient les instruments optiques qui aidèrent la flotte anglaise à envoyer au fond des mers les marins allemands. Le Comité des Forges approvisionnait par contre l'industrie allemande en minerai, en nickel et en métaux spéciaux.

Des cas semblables sont trop nombreux que pour être tous relatés ici. On se représentera assez l'abominable de ce négoce en rappelant que le fil de fer barbelé auquel se heurtèrent les troupes allemandes à Verdun sortait des ateliers de « Magdeburger Draht und Kabelwerke », que les soldats français qui mourraient frappés par la mitraille

(1) L'Internationale Sanglante des Armements, (Ed. L'Eglantine).

VACANCES GRATUITES

Procurez-vous des VACANCES GRATUITES en participant au concours très simple organisé par la Collection de Romans policiers MYSTÈRE. Premier prix : Séjour à la mer, en Ardenne, en Luxembourg ou à Paris.

Pour ceci, lisez le DISQUE VIVANT, roman sensationnel (2 fr. 50 belges) qui donne tous détails. Vendu partout.

Littérature italienne

Rappelons que la plus grande choix de livres italiens se trouve à la librairie Cosmopolis, 72, rue de la Montagne, où l'on trouve toujours une grande variété de livres étrangers, en plus de toutes les nouveautés françaises. Catalogue sur demande.

étaient tués par des obus dont l'acier — ou plutôt le minerai ayant servi à fabriquer cet acier — était fourni par le Comité des Forges et le cuivre par les industriels anglais ! Que les occupants de sous-marins du Reich ont péri de la manière la plus atroce, pris dans les filets d'acier fournis par des Allemands !

Faut-il rappeler qu'en pleine guerre Krupp vendit à l'Angleterre son brevet des tanks ? Qu'également pendant la guerre il céda à Vickers un brevet de fusées pour projectiles contre paiement de 1 shelling par fusée. Plus tard, Krupp réclama à Vickers 125 millions de shellings ; calculez vous-même combien Krupp gagnait par soldat allemand tombant sous les obus anglais !

Aux Dardanelles, par contre, les soldats anglais étaient massacrés au moyen de canons fournis par Vickers à la Turquie ! Les Français qui connaissent la mort horrible provoquée par les gaz devaient en rendre grâce à Schneider qui envoyait chaque mois par la Suisse, un train entier de sulfure de carbone en Allemagne, lequel revenait en France sous forme de bombes chargées de gaz phosgène dont on connaît assez les horribles effets !

Je pourrais ici, grâce à une documentation patiemment réunie, vous parler pendant de longues heures de ces échanges de bons procédés entre munitionnaires qui par-dessus le front continuaient un négoce fructueux.

J'évoque, pour mémoire, l'affaire du Bassin de Briey d'où les Allemands tiraient la plus grosse partie de leurs approvisionnements de minerai. Malgré des interventions répétées, jamais l'Etat-Major français ne consentit à troubler l'activité des mines lorraines. Plus ! Des ordres sévères étaient donnés à la censure de ne pas tolérer dans la presse la moindre allusion quant au Bassin de Briey (2). Quelques journaux, comme l'Œuvre, furent saisis pour avoir enfreint la consigne.

On se souviendra à cet égard de l'interpellation du socialiste Barthe à la Chambre française (3) qui précisa, aidé d'une documentation accablante, le rôle abominable joué par le Comité des Forges avant et pendant la guerre. L'intervention du député Engerand renforçant les preuves apportées par M. Barthe. Voici ce que disait en substance M. Engerand : « En 1913 sur 36 millions de tonnes de minerai extraites du sol allemand 29 millions provenaient de la frontière lorraine. ... Nous tenions sous le canon la matière première essentielle de la métallurgie allemande. Les métallurgistes allemands ont déclaré à plusieurs reprises que si nous avions gardé ce coin de frontière, la guerre aurait été finie au bout de six mois par la défaite de l'Allemagne... Je reconnais cette situation

(2) Les Mystères de la Guerre, (Le Cra-pouillot).

(3) Les secrets de la Censure, par P. Allard et M. Berger. (Ed. Les Portiques).

(4) The Triumph of unarmed Forces, par le contre-amiral Consett.

de bassin de Briey dès février 1915 et je crus de mon devoir de faire prévenir le grand quartier général. Je fis une note où je signalai, avec plan à l'appui les divers points des deux Lorraines d'où les Allemands tiraient le plus de minerai. Rien ne fut fait ! Je renouvelai cet envoi à trois reprises... Depuis j'ai appris le nom de l'officier à qui le document avait été remis. C'était un maître de forges attaché au Grand Quartier Général ! »

Quand on sait que la participation des maîtres de forges français n'était pas mince dans les sociétés minières lorraines, quand on sait que malgré la guerre ces sociétés ont toujours payé des dividendes, tout s'explique. Plus on extrayait de minerai de ces mines, plus on fabriquait d'acier, plus les dividendes à partager étaient copieux et, fraternellement, maîtres de forges français et allemands passaient à la même caisse.

Parce que la guerre pour ces gens-là n'a d'autre signification que celle de décupler leurs profits.

Qu'importe que les soldats français se faisaient hacher par la mitraille allemande ; qu'importe que les métallurgistes allemands eux-mêmes aient déclaré, dans un rapport au chancelier, que si l'Allemagne avait été privée du Bassin de Briey la guerre finissait au bout de six mois. Qu'importe que l'amiral anglais Consett ait déclaré à peu près la même chose (4), qu'importe que des millions et des millions d'hommes, jeunes et sains, aient été transformés en d'héroïques pourritures, que vingt ans plus tard l'Europe ne se soit pas encore remise de l'épuisement provoqué par une guerre trop longue.

Qu'importe tout cela puisqu'on a calculé que l'Internationale Criminelle a gagné plus de 4 trillions de francs, plus de 400.000 francs par cadavre, qu'importe puisque les fleuves de sang qui coulaient charriaient des monceaux d'or !

« Non, pas de paix prématurée ! » tel était le mot d'ordre des charognards. Plus ça dure plus on s'enrichit ! Et c'est ainsi qu'on a pu établir que les Maîtres de Forges furent les plus acharnés adversaires des tentatives de paix qui furent faites dès 1915.

Surtout, ne croyez pas que cette rencontre monstrueuse des intérêts d'industriels et de financiers soi-disant ennemis, eut quelque caractère fortuit ou momentané. Dès longtemps avant-guerre existait cette pénétration, au point que les conseils d'administration de certaines affaires d'armements ou métallurgiques formaient déjà une petite internationale. Je me contenterai de citer un seul exemple qui d'ailleurs apparaît comme singulièrement instructif. Il s'agit de la « Harvey United Steel Cy » où siégeaient fraternellement unis les délégués de Krupp et de Dillingen pour l'Allemagne, ceux de la Vickers

et Armstrong pour l'Angleterre, ceux de la « Bethlehem Steel Cy » pour les E.-U. d'Amérique, ceux de Schneider et du Comité des Forges pour la France et un délégué pour l'Italie.

C'est une application entre mille de la façon de se partager équitablement un gâteau.

Rappelons encore qu'en Russie, aux usines Poutiloff, Scheider et Krupp s'entendaient à merveille et qu'ingénieurs français et allemands collaboraient en toute sympathie à la construction du fameux canon 75... Vous savez, ce canon dont les plans étaient tenus archi-secrets, et enterrés dans les coffres du ministre de la guerre !

Il y a de certaines de cas semblables.

Et ces gens habitués à traiter des affaires en commun avant 1914 ont tout naturellement continué leurs rapports pendant la guerre. Contrairement à l'Internationale Socialiste qui n'a pas encore pu se résoudre à déclarer qu'il n'y a point de défense nationale en régime capitaliste, l'Internationale Sanglante a démontré qu'il n'existe point de défense nationale POUR les capitalistes !

Collusion de ces requins avant et pendant la guerre ! Pourquoi pas après la guerre ? En effet, pourquoi pas ? Pour celui qui prend connaissance de la composition de certains conseils d'administration en 1913 et en 1932, il est stupéfié de constater le peu de changements qui s'y sont produits. Pour la plupart, les mêmes noms ! Ils ne sont pas morts à la guerre ces messieurs von Schubert, Röckling, de Wendel, Dreux et C^o ! La guerre ne les a même pas brouillés ! Les annuaires financiers sont là qui en témoignent !

Un cas parmi cent autres de cette solidarité : Ce n'est plus un secret que la Schwerindustrie et Schneider se partagent fraternellement la prépondérance aux usines Skoda en Tchécoslovaquie. Ces mêmes usines Skoda par l'entremise desquelles Schneider a subsidé Hitler !

Des exemples, j'en passe des dizaines et des milliers.

Cependant, diront certains patriotes belges bien inspirés, si de tels faits se sont passés en ce qui concerne les industriels des pays belligérants, si véritablement cette Internationale Sanglante existe, il est fou de soupçonner les Belges de s'être acquinés à cette vilaine besogne. Il ne peut être question de cela en notre petit pays pacifique !

Ouais !... Voire... Je pourrais citer le baron Coppée et son benzol mais j'ai mieux, beaucoup mieux à leur offrir. La semaine prochaine nous en reparlerons.

Ils jugeront eux-mêmes ces patriotes s'ils sont honnêtes ils se demanderont qui à l'heure actuelle des objecteurs de conscience ou de ces charognards belges devraient être en prison.

M. ZANKIN.



La grâce de M. Wagemans

M. Paul Wagemans, ex-président des Fraternelles des Anciens Combattants, avait été condamné à un mois de prison à la suite d'un petit désaccord avec le fisc.

Mais M. Wagemans ne fera pas son mois de prison.

Le roi vient de le gracier.

On se demande pourquoi.

Est-ce parce que le délinquant a banqueté un soir aux côtés de Sa Majesté ? Est-ce parce qu'il fut président de Fraternelles ? Est-ce parce que la Justice n'est pas la même pour tous ?

Quoi qu'il en soit, bienheureux ceux qui banquetent aux côtés du Souverain !

Et le régime politique ?

On sait pourquoi nos amis Hem Day et Campion sont en prison. Ils n'ont trempé, eux, dans aucune affaire financière et le fisc ne leur reproche rien. Ils n'ont pas été condamnés à un mois de prison et la question de leur grâce ne s'est donc point posée.

Pourtant, contrairement au cas-avant M. Wagemans, eux se trouvent en prison. Ils s'y trouvent même soumis au régime des détenus de droit commun.

On se demande pourquoi il existe dans les prisons un régime politique ; parce qu'enfin si un fait peut être inspiré par des raisons politiques c'est bien le fait qui mena en prison Campion et Hem Day.

Désordre, incurie, injustice, passe-droit, voilà bien ce qui caractérise les temps que nous vivons.

Pour la gratuité, le désintéressement, la moralité de l'acte qu'ils ont posé, les deux objecteurs de conscience ne peuvent être confondus avec

des délinquants de droit commun : nous réclamons pour eux le régime politique.

Un petit naïf

Un octogénaire vient d'écrire au ministre des Finances pour le prier de ne plus lui servir la pension de vieillesse qu'il a touchée de 75 à 82 ans et sans laquelle il parviendrait, dit-il, à se tirer d'affaire.

C'est touchant. Ce brave homme imagine que son sacrifice va aider au relèvement des finances nationales.

Il ne sait pas évidemment que les quelques centaines de francs qu'on lui allouait sont moins que rien pour le Trésor, à côté des abus monstrueux que couvre le gouvernement. Il ne sait pas que le tapis de table d'une ministre, que les fleurs que s'offre M. Devezé, que les frais d'autos multipliés que s'octroie un ministre, que les fantaisies bureaucratiques d'un autre, que les voyages superflus d'un quatrième, que cela, seulement cela, suffirait à lui payer sa pension et celle de nombre de ses semblables, même s'ils devaient atteindre l'âge de Mathusalem.

Et il n'a pas pensé davantage que

Notre souscription

La place nous manque pour publier aujourd'hui notre 6^e liste de souscription. Elle se monte à 887 francs, ce qui porte à fr. 14.176,15 le montant total des sommes reçues jusqu'à présent. Nous en donnerons le détail la semaine prochaine.

Que ceux qui veulent répondre à notre appel et nous aider à passer ce moment critique pour la vie matérielle du journal adressent leurs contributions au C. C. P. 2883,74 du Rouge et Noir.

Nous les en remercions.

son geste — que l'on s'entend si bien à exploiter — met en péril le droit à la pension et son opportunité pour tous les vieillards qui attendent cette maigre pitance et qui n'ont que cela pour atteindre la mort.

Il n'a pas pensé davantage à faire don lui-même, judicieusement, à quelques exclus du chômage, aux mamans accablées de mioches qui hurlent de faim, à faire don à ceux qui en sont dignes de ce qui, pour lui, peut-être n'est pas indispensable.

Non, il renvoie à la source, comme il écrit. Mais cette source est un torrent, une cataracte infernale, un Niagara !

Et l'octogénaire dont il s'agit est un petit naïf.

On ne paye plus

Donc la Belgique n'a pas payé au gouvernement américain la petite dette qu'elle devait régler le 15 juin : quelque chose comme 6 millions de dollars. Moins que rien, comme on voit ! Le gouvernement belge n'en a pas moins fait les choses très correctement. La veille au soir, ou l'avant-veille, il a envoyé un petit mot à M. Roosevelt, disant qu'il n'était pas en mesure de faire les fonds, qu'il était bien au regret, et qu'il renouvelait l'assurance de son entière bonne volonté dans la recherche d'un règlement satisfaisant. C'est-à-dire un règlement qui consisterait à ne pas régler. Enfin, à cette assurance, il joignait celle de ses sentiments distingués.

Ainsi voilà fixé sur le genre de missive qu'il faut adresser au receveur des contributions, au cas où il insisterait. Nul doute qu'il vous réponde alors très poliment, comme vient de le faire M. Roosevelt à notre égard.

Il suffit de s'expliquer.

Treize nudistes en correctionnelle

Ceux qui ont suivi l'enquête que nous avons menée dans ce journal sur Le Nudisme en Belgique se souviendront, nous l'avons relaté dans le numéro du 13 juillet 1932, que le Parquet de Bruxelles fit une descente au Centre nudiste de St Job le 7 juillet 1932. Une trentaine de membres s'y trouvaient à ce moment, la plupart en état de nudité complète, conformément à leurs principes naturistes.

L'instruction fut lente et laborieuse. Elle dura 11 mois environ et M. le juge d'instruction Oriane procéda à plus de 100 interrogatoires. Enfin, la Chambre du Conseil à laquelle une cinquantaine de nudistes avaient été déferés retint pour treize d'entre eux la charge d'avoir publiquement outragé la pudeur par des actions qui blessent les bonnes mœurs.

Ce sont ces 13 prévenus qui ont comparu lundi 19 juin à la 21^e chambre du Tribunal Correctionnel.

Les débats se sont poursuivis jusqu'à quatre heures de l'après-midi. On entendit une vingtaine de témoins. Et le réquisitoire fut suivi de six plaidoiries. Ensuite de quoi la cause fut tenue en délibéré et le jugement sera rendu le 5 juillet.

Celui même qui mena dans ce journal l'enquête sur le nudisme se trouve être parmi les inculpés. Il se fera un plaisir de reprendre la plume à ce sujet pour rendre compte de ces débats. Ce sera pour la semaine prochaine, les nécessités de mise en page de cet hebdomadaire ne nous permettant point d'être un journal d'information rapide.

Nous serons pourtant moins lent que la Justice qui, elle, aura mis un tout juste pour rendre son jugement dans cette affaire.

NOUVELLES fraîches et joyeuses

BELGIQUE. — Le syndicaliste Nicolas Lazarevitch, qui parla récemment au Rouge et Noir, a été emprisonné à Verviers pour avoir, a-t-on dit, invité les chômeurs à piller les magasins si la faim les y poussait. En réalité, Lazarevitch a proposé l'envoi d'une commission syndicale dans les grands magasins pour demander que ceux-ci fassent aux grévistes du textile l'avance de marchandises. Cette interprétation d'un propos, tenu par un orateur qui sait parler et qui sait ce qu'il dit, n'étonnera point ceux qui ont eu déjà l'occasion de voir dans quel infernal et incompréhensible jargon sont rédigés les rapports de cette espèce. Comme le disait un jour, à notre tribune aussi, Georges Pioch : « Il ne suffit pas d'avoir de grandes oreilles pour bien entendre ! »

SUISSE. — La secrétaire internationale de la Ligue des Femmes pour la Paix et la Liberté, Mme Camille Drevet, de nationalité française, est expulsée de Genève, sous ce motif : « poursuit personnellement une activité politique qui rend sa présence en Suisse indésirable ».

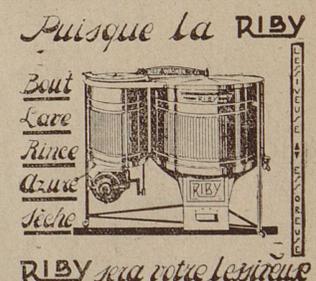
Il est de fait que outre l'action pacifiste de la Ligue des Femmes, que Mme Drevet mène très activement, elle est l'auteur de brochures très documentées, telles que : Désarmons d'abord les profiteurs de guerre et Peut-on contrôler les Industries de guerre ? Ceci explique cela.

Car, n'est-ce pas, attaquer les marchands de canons là où leur petit trafic s'est le mieux organisé, où les conférences du désarmement se succèdent avec les résultats qu'on sait, vraiment c'est intolérable. Voilà pourquoi la militante pacifiste Mme Drevet a eu 6 jours pour quitter la Suisse.

A LA TRIBUNE

A notre débat de mercredi dernier sur ce sujet « Comment on prépare la guerre et comment l'empêcher », ont pris la parole MM. Mil Zankin, le professeur Maurice Lecat, le pharmacien Weil, Ernestan, Walter Dauge et Robert Lejour.

Nous y reviendrons la semaine prochaine.



RIBY sera votre lectrice

Demandez dès aujourd'hui une démonstration sans engagement de votre part

ÉTABLISSEMENTS RIBY

Usines et direction :
Av. Henri Schoofs 4-6 8, Auderghem
Téléphone 33 74 38
SALLE D'EXPOSITION :
43, rue de l'Hôpital, 43
Bruxelles

TOURISME

BLANKENBERGHE

Sa plage

Ses bains

Ses sports

Ses attractions

LE NOUVEAU
CASINO
EST OUVERT

WESTENDE

La plage de l'élite et du sport

Trois moniteurs de gymnastique et de natation

20 tennis, golf 18 trous, tom-golf. Plaine de jeux gardée pour enfants

WESTEND HOTEL

TEL. OSTENDE 964

Le plus confortable et le plus luxueux 250 chambres toutes avec cabinet de toilette.

Pension : juin, à partir de 75 francs
Pension en saison à partir de 25 fr.
Box garage, 10 francs.

Hamoir-sur-Ourthe
hôtel du Chemin de fer

Eau cour. ch. et fr. Jardin 2 Ha. Bains. Pêche
PL. PENSION A PARTIR DE 35 FRANCS

Coxyde et St Idesbald

PLAGES IDEALES DE FAMILLE

Bains gratuits, promenades, larges et hautes dunes, Casino, Kursaal, Tennis, Hôtels, Pensions de famille.
PROSPECTUS SUR DEMANDE
à l'Administration communale de Coxyde-sur-Mer

MIDDELKERKE

L'Estran

Confort moderne. Pension réputée.
PRIX TRES MODERES

COQ-SUR-MER

La plage fleurie
Ses bains — Ses jeux — Ses sports
Belle-Vue

Son excellente pension
Ses prix raisonnables

OSTENDE

Grand Hotel

A côté du Kursaal. Digue, 54
Pension à partir de 65 francs
Chambres depuis 30 francs
GARAGE HOTEL

MIDDELKERKE

Pension Renée

Face bains, casino et tennis.
Situation unique. Prix très modérés.

BLANKENBERGHE

Vu la saison précoce, la Direction du Casino a pris l'heureuse résolution de maintenir le Casino ouvert.

Cette décision fera plaisir aux nombreux touristes se trouvant déjà actuellement sur la côte et aux fidèles et nombreux habitués de la grande plage belge.

Pendant les wee-kend, ua dancing, des vedettes agrémeront les soirées.

SPA

Maladies du cœur et des artères

Hypertension et Angine de poitrine

Bains carbogazeux naturels

Rhumatisme

Bains de tourbe.

Eau de la Reine radioactive.

Anémie

Eau ferrugineuse.

Arthritisme

Eau de la Reine

Pour renseignements s'adresser

à SPA MONOPOLE

Concessionnaire de l'Etabl. des Bains

Avant M. Hitler, dictateur..

L'assassinat de Rathenau

Du livre M. Hitler, dictateur, que vient de publier l'Eglantine, sous la signature assez mystérieuse de Frateco, nous extrayons le chapitre qui a trait à l'assassinat du ministre allemand des Affaires étrangères Walther Rathenau, dont les meurtriers disaient : « Il a cyniquement signé le traité de Rapallo, il a conclu un accord avec l'Entente, il veut livrer l'Allemagne aux juifs et aux bolchéviks, il a marié sa sœur à Radek et toute sa politique est une trahison des intérêts allemands. C'est pour tout cela qu'il doit mourir. »
Voici comment les faits se sont passés :

Walther Rathenau était allé à Spa, puis aux différentes conférences de Wiesbaden, de Londres, de Cannes et de Gènes. Malgré les interminables pourparlers on n'était arrivé à aucun résultat. Les exigences des alliés étaient inadmissibles pour l'Allemagne.

Ces résultats avaient créé un affreux état d'esprit d'angoisse.

Rathenau avait été nommé ministre de la Restauration Nationale et, peu après, ministre des Affaires Etrangères. Il visait à une politique de conciliation et tentait aussi de renouer les relations avec la Russie. Hugo Stinnes contrecarrait ce plan et reprochait à Rathenau de livrer l'Allemagne aux bolchéviks. On pensait qu'il était désastreux qu'un homme si riche combattît le capital, et qu'il eût, non seulement fait bâtir une villa à Grünwald, mais encore acheté le château royal de Freienwalde. On lui en voulait, à lui, homme d'affaires occupant plus de cent places d'administrateur, d'écrire encore des livres. On lui faisait grief d'avoir accepté le poste de ministre des Affaires Etrangères. On lui reprochait surtout... d'être Juif.

De jour en jour la haine grandissait contre lui et il arrivait que des gens qui avaient eu avec lui, le matin, des entretiens confidentiels, organisaient, le même soir, des réunions où l'on travaillait contre le judaïsme. Il était Juif : voilà l'accusation essentielle. On lui reprochait de ne pas vivre selon sa religion, mais d'après ses principes personnels.

Rathenau, du reste, ne se souciait pas de ses adversaires. Mais ceux-ci devenaient d'autant plus audacieux et agressifs. Dans les rues, des jeunes gens chantaient une chanson dont voici le refrain :

« Knallt ab den Walther Rathenau
Die gottverdammte Judensau! »
(D'un bon coup de revolver descendez
Ce maudit youpin damné de Dieu).

Cette haine s'accroissait sans cesse. Partout où Rathenau rencontrait des gens, il lisait dans leurs yeux qu'il n'avait plus que des ennemis.

× × ×

Rathenau, assis devant son bureau, parcourait encore les réponses qu'il avait à faire aux acerbes attaques formulées hier par Helfferich. Il était presque prêt. Il devait être au Reichstag à dix heures au plus tard.

Un coup de téléphone retentit. Il

décrocha instinctivement.

C'était sa mère dont la voix était anxieuse.

— Walther! J'ai constamment cherché hier à me mettre en communication avec toi. Où étais-tu?

— J'étais en conférence, mère. Je suis rentré tard...

Après un moment de silence, la voix reprit éplorée :

— Walther!... Ne peux-tu pas venir ici un moment? J'ai à te parler... immédiatement.

— Ne peux-tu pas attendre jusqu'à midi, maman?

— Non, viens tout de suite.

La voix se faisait plus pressante.

— Je compte sur toi, Walther. Tu viens?

Rathenau consulta sa montre. Absolument impossible. Il était déjà plus tard que de coutume.

— Mille regrets, mère, mais ce n'est pas possible. Je dois partir tout de suite pour le Reichstag.

La voix se tut encore un court instant. Puis, pressante, énermée, à peine maîtresse de ses mots :

— Walther... J'ai lu l'attaque de Helfferich au sujet de tes réponses à Stresemann... Tu sais de quelle façon il agit contre toi... La police t'a prévenu... Wirth m'a téléphoné ce matin... Lui aussi t'a averti... Mais tu prends les choses si légèrement, dit-il, qu'il a cru nécessaire de me prévenir... Tu agis avec une inconscience extrême... Ne suis-je pas seule?... Tu dois aussi un peu penser à moi...

— Ne t'inquiète pas, maman. Que pourrais-tu me faire? On prétend tant de choses... Beaucoup de bruit pour rien! Sans doute il y a quelques excitateurs, mais le peuple n'est pas aveugle.

— Walther! reprit-elle, suppliante. Wirth dit qu'il n'a aucune influence sur toi... Fais-le pour moi! La police t'a demandé de te protéger! Je t'en supplie, téléphone-lui, ne va pas seul au Reichstag...

On frappa à la porte. C'était un domestique. Rathenau comprit : l'auto.

— Mère, la voiture est devant la porte. Je n'ai pas un instant à perdre. Je n'ai pas peur. Vraiment. Il n'y a pas le moindre danger. Au surplus, tu connais ma théorie...

— Walther! Pense à Erzberger!

Rathenau se tourna vers le domestique :

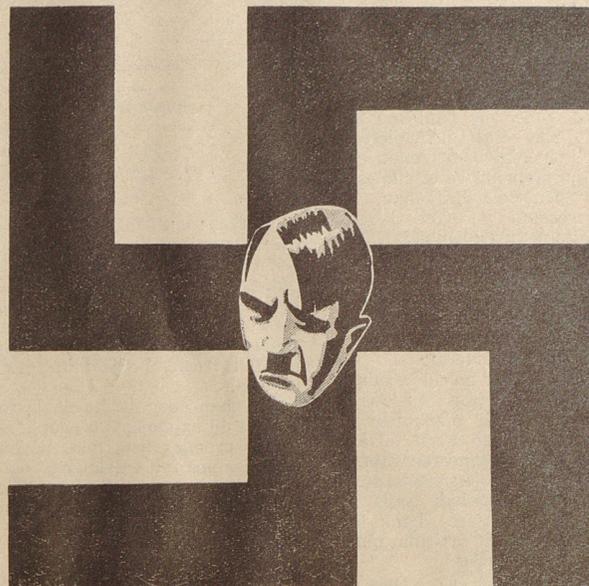
— J'arrive... Mère, reste calme. Je serai chez toi à midi et nous verrons alors ce qu'il y a lieu de faire. La mission d'Erzberger était accomplie... Son heure avait sonné. Si moi aussi je pars... alors ce sera que mon temps aussi sera venu.

× × ×

Peu après neuf heures, Kern et Fischer étaient déjà à leur poste. Ils s'étaient dissimulés, mais de leur cachette ils pouvaient voir la porte de la maison de Rathenau. Personne ne pouvait entrer ni sortir en échantant à leur vigilance.

Techow était au volant de la voiture gris-sombre de Küchenmeister. Son cœur battait avec force. Il n'avait pas dormi de toute la nuit. Quand il s'assoupissait, il sursautait tout de suite et se dressait sur son séant : demain... demain... conduire avant neuf heures!

— Rattrape-le, dit-il dans un souffle passionné. Conduis tout près de lui et repousse-le autant que possible



— Qu'as-tu à rêver, abruti!

Fischer le rappelait rudement à la réalité.

— Tu n'as pas pris garde à notre signal. L'auto est devant la porte. Allume tes « quinquets ».

Fischer et Kern sautèrent dans la voiture.

La voix coléreuse de Kern disait impérieusement :

— Attention! Aussitôt qu'il part, le suivre jusqu'à la Königsallee. Quand je le dirai, le rattraper doucement et rester à côté de sa voiture jusqu'à ce que je fasse signe... Alors en quatrième vitesse, hors de Berlin, Les numéros des plaques ont-ils été changés?

— Oui.

Kern continua, très agité :

— Quand ce sera fait, tu voles, tu vas à fond de train, sans égard aux signaux d'arrêt. Même si l'on veut t'arrêter... Passer sur tout... même sur les agents... Notre plaque ne peut leur donner d'indication... Gare, le voilà. Quelle tête arrogante... Vois, quelle démarche!... Attends encore un moment... Provisoirement, garde une distance de cinquante mètres... Oui... en avant... marche...

Techow avançait. Une affreuse oppression l'empêchait de se rendre compte de la situation. Il était hors d'état de penser. Il suivait mécaniquement la voiture de Rathenau. Il espérait perdre sa présence d'esprit et s'écraser contre un arbre.

Mais cela n'arriva pas. La mission de Rathenau était accomplie! Son heure était venue...

Fischer commanda :

— Attention. Il est au coin, rejoins-le.

Techow donna du gaz. Le sort en était jeté. Plus moyen de reculer.

Ils se trouvaient maintenant dans la Königsallee. Près d'une maison en construction, Kern se pencha vers Techow.

— Rattrape-le, dit-il dans un souffle passionné. Conduis tout près de lui et repousse-le autant que possible

sur le côté!

Techow rattrapa la voiture de Rathenau. Son garde-boue de droite toucha l'autre voiture. Le chauffeur de Rathenau s'écarta. Techow le repoussa encore plus vers la droite...

Rathenau était devenu attentif à ce qui se passait. Il remarquait l'auto qui l'avait rattrapé et ne le dépassait pas. Il vit les occupants : deux jeunes gens en manteau de cuir. Il vit leurs yeux brillants dans l'ovale de leur bonnet de cuir. L'un des deux se tourna vers lui, sortit un revolver et visa...

En moins d'une seconde un tourbillon de pensées s'éleva dans son cerveau. Il se remémora la conversation avec sa mère, il n'y avait pas encore une demi-heure... Wirth... Helfferich... Tout ce qu'il avait fait pour le pays qu'il aimait tant, ces mois douloureux quand le danger pressait de toutes parts... Il pensa à la réponse qu'il avait préparée à Helfferich, réponse qui ne serait jamais faite, à tout ce peuple auquel il s'était consacré de tout cœur...

Un coup partit; il sentit une douleur insupportable à la mâchoire. Puis remarqua le jet de quelque chose dans la voiture, mais il ne put plus rien distinguer... Il perdit connaissance.

× × ×

Techow donna plein gaz et s'enfuit par la rue Wallot. Tout était consommé! Rathenau devait avoir cessé de vivre... Il avait participé à un assassinat! Signal rouge! Il le dépasse... Un agent...

— Plus vite, plus vite, disait Kern au paroxysme de l'agitation.

L'agent restait sur place; plus que dix mètres, neuf, six, quatre... Au dernier moment l'agent fit un bond de côté...

— Continue! Plus vite, plus vite! hurlait Fischer.

× × ×

Le chauffeur de Rathenau s'était arrêté au coin de la rue Erdener. Il

TRIBUNE LIBRE (1)

SOCIALISME OU COMMUNISME ?

En marge des occasions perdues ou pour une ligne de défense du cœur

L'esprit mourra si le cœur n'intervient pas dans les décisions à prendre pour une nouvelle ligne de vie.

A quoi servent toutes les creuses décisions préconçues dans l'absurde et préconisées par une raison froide de scientifique, si elles mènent la civilisation au marasme économique monstrueux et partant à une débâcle idéologique effrayante? Cette conception de vouloir aller de l'avant, malgré tout, en adhérant à la machine et au capital est d'un cerveau grossier, parce qu'il a perdu la force de puiser dans le cœur les seules raisons valables devant l'humain.

Il restera toujours quelques apôtres de la pitié, quelques révoltés de l'âme, quelques défenseurs de la condition humaine, dans n'importe quelle ruine, pour prendre la défense de la justice. Mais le moment arrivera quand même où leur nombre ira tellement diminuant que l'action régnante du fascisme absorbant le monde entier finira par les broyer dans ses pinces d'acier.

Ne croyez-vous pas, mon cher Plis-

nier, que le nombre de ces esprits libres diminuera encore lorsqu'ils constateront que les chefs du prolétariat trahissent de jour en jour avec plus de désinvolture, comme ceux de la soi-disant démocratie? Ce n'est plus une trahison de Judas, ni de clerc, mais carrément une trahison des maîtres.

L'état d'infériorité étant seul permis à l'esprit de la masse, nous ne voulons plus avoir confiance.

L'homme s'est trop longtemps laissé prendre aux promesses alors qu'elles ne sont qu'illusions. L'homme est-il tellement incomplet qu'il peut se contenter de l'à-peu-près ou de l'illusoire? Il est vrai que sa conscience a subi le contre-coup de tant de désillusions qu'il n'est plus capable de réagir devant les faits qui se présentent, la plupart du temps, déformés sciemment pour les besoins d'une cause au service d'intérêts criminels et provoqués par une classe égoïste et hypocrite.

L'esprit du temps reflète bien le climat et la lassitude du cœur.

Nous sommes vraiment inquiets de ne plus savoir où donner de la tête, car nous ne croyons plus au chambardement intégral de la société par la révolution. Qu'a-t-on fait de la révolution d'octobre?

Pourquoi donner le meilleur de soi-même si on doit prêcher dans le vide, si les autres s'en foutent ou si une dictature sanglante doit remplacer une ploutocratie abominable?

N'est-il pas infiniment triste, désolant, décourageant de constater, par exemple, que le martyr d'un Sacco, d'un Vanzetti et que le splendide sacrifice d'un Lauro de Bosis n'ont servi à rien, absolument à rien?

Les peuples sont tellement imbus de préjugés et de conformisme, tellement désabusés, tellement inféodés au mauvais goût abrutissant, tellement empoisonnés par la pensée terre à terre qu'ils se trouvent être dans l'impossibilité flagrante de réagir, à tel point qu'ils en deviennent fatalistes.

Il n'en serait sans doute pas ainsi s'ils savaient que cette ignorance

crasse, que cette nonchalance aveugle les mènent à grands pas à la guerre, la dernière des dernières. Ils ne verront clair que quand tout espoir sera irrémédiablement perdu.

Cependant le monde peut encore être sauvé : lorsque les tout petits, au lieu d'annoncer dans leur syllabaire que les soldats ont des armes, que les canons sont des armes, que les militaires marchent au roulement du tambour, etc., liront que les petits qui parlent ou l'allemand, ou l'anglais, ou le russe, ou l'italien, etc., sont nos très grands amis, que les hommes de bonne volonté sont tous égaux par le cœur et que la fraternité est l'unique vérité dans la patrie humaine.

Alors nous pourrions encore souffrir et crever avec joie pour raffermir le règne du cœur, car les frontières seront tombées d'elles-mêmes.

Paul DEWALHENS.

(1) Voir Le Rouge et le Noir des 31 mai et 14 juin.

L'INTOXICATION

ou

Le rôle d'une certaine littérature dans l'antisémitisme allemand

PAR JACQUES P. BERNHEIM

L'antisémitisme est le seul lien réel entre les nazis. Il est difficile de s'unir en un même amour, en une même tendresse morale; il est plus facile d'unir en une haine commune des groupes qui n'ont en commun que cette haine.

Comte SFORZA.

Lorsque le 21 mars 1933 en l'église de la garnison de Potsdam, le « jour de Potsdam », fut consacré le « III^e empire » et que Hitler remercia ceux qui avaient aidé à la fondation de celui-ci, il aurait fallu trouver au premier rang, à côté du maréchal Hindenburg, les représentants des juifs allemands.

Le chancelier du Reich, le führer, aurait dû expliquer au peuple réuni : « En premier lieu, nous devons remercier nos juifs allemands, car sans eux notre mouvement n'aurait jamais pu progresser et n'aurait surtout pu prendre cette ampleur; la haine dont nous les avons poursuivis, nous le reconnaissons maintenant, n'était qu'un moyen pour réunir les masses populaires et pour ensuite pouvoir les guider. Nous ne nous sommes servis de l'antisémitisme que comme moyen d'attirer la foule. Cela nous a réussi au-delà de toutes nos espérances. Oui, pour cela nous les remercions, ils ont bien mérité de la patrie. »

Ainsi aurait-il dû parler.

Ceci semble paradoxal et pourtant c'est bien l'expression de la vérité, on en conviendra d'ailleurs à la lecture de ce qui suit.

OOO

Cela commença un certain jour de novembre 1918, lorsque le général comte Schulenburg, chef d'état-major du Kronprinz, s'adressant à son maître Guillaume II qui lui demandait conseil à Spa au sujet de l'opportunité de s'enfuir vers l'étranger ou de rester auprès de ses troupes, celui-ci le conseilla de la sorte :

« Majesté, mettez-vous à la tête de vos troupes : nous marchons sur Berlin, nous rétablissons l'ordre et nous faisons courir le bruit que les juifs sont responsables de la débâcle. »

Nul n'ignore que le Kaiser se décida pour une solution moins risquée et que, pendant que l'Allemagne souffrait horriblement, il passait des années calmes et sereines, exemptes de soucis matériels grâce à la générosité de la république.

La seule partie du conseil émis par le général et qui concernait les juifs, a été mise à exécution et c'est ainsi que débuta le mouvement antisémite actuel.

La légende du « coup de poignard dans le dos » était une de ces allégations fausses dont il existe seulement quelques exemples dans l'histoire et qui ne servait qu'à couvrir les responsables de la débâcle.

Cette affirmation avait pour but de présenter les juifs comme les exécuteurs d'un travail de sape et de sabotage du front et de la résistance patriotique de l'arrière, bien que ceux-ci se soient à peine associés aux faits qui ont réellement provoqué l'effondrement.

Nous signalerons même que le grand patriote juif Rathenau fut le promoteur de la « levée en masse » préconisée par lui vers la fin de la guerre.

Lorsqu'on eut constaté le peu de crédit que semblables affirmations trouvaient auprès de l'opinion publique, on jugea préférable de se servir d'un moyen d'attraction qui satisfierait mieux l'instinct du peuple. On expliqua au peuple allemand que la race juive (non pas la religion juive) ne pouvait pas s'adapter à l'esprit allemand, à son sang et avait une action dissolvante et destructrice (*zersetzend*) qui affaiblissait toute action allemande.

Ainsi, tout de suite après la guerre, parurent des ouvrages qui, sous la forme tant artistique que scientifique, propagèrent ces idées. En disant que c'étaient des ouvrages à tendance poétique, artistique ou scientifique, je leur fais beaucoup d'honneur car, effectivement, ces œuvres étaient sans valeur ni scientifique ni artistique.

C'est à cette époque que parut un roman d'un certain Dinter, intitulé *Le péché contre le sang* et qui fut tiré à des centaines de mille exemplaires. Tous les milieux le lurent et il empoisonna le peuple comme une maladie contagieuse. Ce mal, car ce fut réellement un mal, atteignit la jeunesse aussi bien que les vieux et, plus particulièrement, la partie instruite (*gebildet*) de la nation qui trouva dans cette fausse littérature un palliatif à sa misère en retrouvant dans cette œuvre l'Allemagne d'avant-guerre qui incarnait une grande puissance.

Quelle était la thèse défendue par ce livre ?

Sous la forme romancée, il y était dit notamment que le juif est d'une race inférieure, que les mariages mixtes entre chrétiens et juifs donnaient des produits de qualité inférieure. L'auteur allait jusqu'à affirmer que, dans une union « purement arienne » dont la femme avait eu antérieurement des rapports avec un juif, la race arienne était amoindrie dans sa progéniture.

Il est difficile de se rendre compte de l'impression énorme que pareilles stupidités ont eu sur la masse, malgré que tout observateur impartial puisse constater les excellents résultats obtenus par l'union de chrétiens et de juifs.

Or, jamais l'influence de ce livre qui s'est nourri des doctrines du comte français Gobineau et du négat anglais-allemand Chamberlain, n'a été mise en évidence et pourtant, aujourd'hui encore, après tant d'années, elle agit sur les cerveaux de ce peuple, qui est la résultante des races les plus disparates : germanique, celtique, romane, slave et mongole. C'est d'ailleurs ce mélange qui lui donne toute sa valeur.

Cependant, le roman de Dinter servit de prétexte à la formation d'une littérature à prétentions scientifiques, destinée à renforcer les idées émises dans le roman. Et, en dépit

de leur inanité, ces « idées » eurent un succès énorme et le principal représentant de cette nouvelle école à prétention scientifique, un nommé Günther, fut même gratifié d'une chaire à l'université Schiller, où il fut à même d'inoculer ses idées à la jeunesse universitaire.

Là, également, le succès fut énorme, et la jeunesse des universités, à laquelle appartiennent tous les jeunes éléments dirigeants du mouvement national-socialiste, reprit à son compte les théories qui étaient à la base de l'ancien mouvement racique allemand. Leur professeur leur apprit qu'il existait un groupe d'individus de qualité inférieure et, naturellement, cet enseignement devait leur plaire puisque la conséquence était qu'ils faisaient partie, eux, d'une race supérieure. Et comme eux, une noble partie de la population s'est laissée prendre à cette force de suggestion.

Ainsi la mentalité a prévalu qui estimait pour l'être le plus disgracié par la nature qu'il était supérieur au juif le plus remarquablement doué.

Vers l'époque où parut le livre de Dinter, et lorsqu'on eut constaté à quel point il contaminait la population, d'autres écrits parurent qui, sans le secours de la science, s'assignèrent comme but de démontrer qu'il existe, en dehors et au dessus de l'esprit confessionnel, une entente universelle des juifs, dans le but d'asservir les autres « nations ».

De là à conclure qu'il y avait une nation juive, il n'y avait qu'un pas à franchir. Un certain Liek, dans une revue d'aviation, traita ce sujet et créa même le nom de cette superstition : il la nomma « Alljudaan », mais présenta ce nom comme une création juive, ce qui était, inutile de le dire, totalement faux.

Et ce sont des affirmations de ce genre, émises et répétées à une époque de difficultés économiques sans précédent, qui ont créé la psychose antisémite sous la forme actuelle.

Mais il fallait entretenir ce sentiment et ceux qui s'étaient attelés à cette belle besogne ne devaient reculer devant aucun mensonge. Il semble d'ailleurs que les affirmations les plus invraisemblables et les plus stupides trouvaient le plus de crédit.

C'est ainsi que peu après la guerre parut sous le pseudonyme Zur Beek un écrit intitulé *Le protocole des Sages de Sion*.

C'étaient de soi-disant procès-verbaux indiquant la puissance de la domination mondiale des juifs, domination qui devait leur être particulièrement profitable au détriment des autres.

Ces inventions eurent un succès qu'il est impossible de sous-estimer et c'est par réaction contre celles-ci que fut établi une notable partie du programme national-socialiste. Ainsi que le titre l'indique, ce document apocryphe était présenté sous forme de procès-verbaux de séances secrètes qui auraient eu lieu en 1897, réunissant les principaux représentants du

judaisme mondial dans le but de réaligner leur rêve de domination.

Le document principal traitait d'une réunion au cours de laquelle le Grand Rabin déterminait la meilleure façon de tenir des peuples entiers ou certaines populations, sous le joug des juifs. (*Grossrabbinerrrede*).

Il était difficile de convaincre de la fausseté de ce document bien que celle-ci eût été facile à établir en ce qui concerne la *Grossrabbinerrrede* de 1897. En effet, on avait déjà colporté cette nouvelle fantaisiste vers 1860 sous la forme d'un roman qui n'avait d'ailleurs aucune valeur littéraire et qui s'intitulait *Biarritz*. C'était l'œuvre d'un écrivain allemand nommé Goedsche, de valeur morale douteuse.

Il est également prouvé que l'Okra-na s'est servi de ce sous-produit de la littérature pour les mêmes fins en Russie avant la guerre (et il est plus que probable que le faussaire allemand l'a pris à cette source).

N'est-il pas surprenant de constater que le lecteur n'ait pas été également frappé par la contradiction d'affirmations qui, d'une part, font dire à leur auteur que les juifs veulent arriver à la domination mondiale par le marxisme et, d'autre part, qu'ils essaient d'arriver à ce même résultat par un capitalisme brutal? Mais quand on faisait remarquer cette contradiction, il y était répondu que c'était précisément là le raffinement de l'esprit juif de pouvoir se servir de moyens pareils!

OOO

Toutes ces contre-vérités furent dites et répétées au cours de milliers et de milliers de réunions, qui se succédèrent d'année en année et de jour en jour, à un public de plus en plus nombreux. Les juifs n'étaient pas admis à ces réunions, et s'il se trouvait dans l'assistance un ami des juifs qui désirait prendre la parole pour les défendre, celle-ci ne lui était pas accordée.

Enfin, ces mêmes idées étaient également propagées par une certaine presse rédigée dans un allemand de la qualité la plus inférieure et du niveau moral le plus bas.

Tout ceci se passait sous l'œil indifférent du gouvernement de la république et sans riposte de sa part et peut-être celui-ci le considérait-il comme un dérivatif favorable.

C'est ainsi que grandit un mouvement de crainte et de délire de la persécution à l'égard d'une minorité qui devait, elle-même, se défendre.

OOO

Non, ce mouvement et ce sentiment ne sont pas sortis du peuple, car jamais il n'exista dans la population allemande moins d'antisémitisme que les premières années qui suivirent la guerre. Le peuple a été artificiellement infecté et maintenant le virus continuera à agir jusqu'au moment d'un réveil tragique.

« Chaque fois que l'Allemagne a été en état d'effervescence et qu'elle était malade physiquement et psychologiquement, l'histoire l'a montrée, elle s'est rafraîchie, pour calmer sa fièvre, au contact des juifs. Ils ont de ce fait doublement souffert pour la patrie et par conséquent ils ont doublement mérité de la patrie. »

Voilà le langage que Hitler aurait dû tenir au jour fameux de Potsdam. Mais au lieu de cela, il leur enlève leur patrie en les ruinant économiquement et moralement.

Jacques-P. BERNHEIM.

descendit d'un bond, il vit son maître tombé en travers de la voiture et appela à l'aide. Au même moment, retentit une explosion formidable : la grenade. Le chauffeur continua de crier. La foule s'amassa. Une jeune fille ouvrit la portière et dit quelques mots au chauffeur. Elle monta dans la voiture et soutint Rathenau qui était sans connaissance.

La voiture vira, revint à toute vitesse par la Königsallee dans la direction de Hundeköhle et atteignit le poste de police.

X X X

Cette jeune fille s'appela Hélène Kaiser. Elle était infirmière. Elle s'était immédiatement rendu compte de ce qui était arrivé et elle espérait sauver peut-être Rathenau... Elle l'avait reconnu, en effet. C'était un enfant du peuple allemand. Elle tenta d'arrêter le sang. Le blessé était atteint dans la colonne vertébrale et dans la mâchoire. Elle l'installa aussi bien qu'elle pût sur les coussins de cuir. Il était toujours sans connaissance. Elle considérait son visage livide. Et tandis qu'elle écoutait sa respiration, il se passa quelque chose qui la fit frémir d'angoisse et de frayeur. Rathenau avait ouvert les yeux. Il essayait, mais en vain, d'approcher sa main de son visage. Mais cette main retombait sans cesse. Alors, dans les affres d'une douloureuse énergie, il articula quelques paroles entrecoupées.

— Ce n'est pas eux... pas eux... Ils ont été contraints... Conséquences d'un temps de folie... Ils sont trop jeunes... Dites..., dites que je leur pardonne... Mais les autres... dans les coulisses..., eux savaient que c'étaient des mensonges..., eux mentaient sciemment...

X X X

Au bureau de police, on le pensa tant bien que mal, puis il fut ramené à sa maison de Grünewald.

On le transporta dans son cabinet de travail et on l'étendit sur le plancher.

Il rouvrit les yeux, tenta de dire quelque chose. Mais tous les sons qu'il proféra furent incompréhensibles. En hâte, on avait fait venir Mme Rathenau, Wirth et un médecin.

Ils restaient muets de douleur, tandis que le médecin examinait le blessé. Mme Rathenau était, si possible, plus livide que son fils qui ne donnait plus signe de vie. La pauvre femme se mordait les lèvres nerveusement pour tenter de dominer ses nerfs...

Le médecin se releva, regarda les assistants. Il ne fit aucun mouvement, mais ses yeux exprimaient assez que le drame qu'on venait de vivre était arrivé à son irrémédiable dénouement. Il réclama un mouchoir et l'ouvrit dans un geste ému, sur la face ravagée du défunt qui était empreinte maintenant du calme de l'au-delà.

X X X

L'Allemagne venait de s'arracher son propre cœur. Le peuple allemand, dans la personne de Rathenau, s'était suicidé.

ABONNEZ-VOUS AU ROUGE ET NOIR

25 fr.

JUSQU'À FIN 1933

LES IDÉES ET LES LIVRES

UNE SEULE CHAIR

par Magdeleine Paz (Corréa)

En 1919, paraît un livre qui frappe certains comme une manière de révélation. Femme. Un roman! Un poème? Ni l'un ni l'autre. L'un et l'autre. Et aussi l'une de ces confessions affreusement pathétiques où l'auteur, comme en état de trances, n'épargne rien aux autres, rien à soi-même. De la chair, des cris, l'ombre d'un amour féminin qui veut s'éployer, qui se replie. Un rythme puissant qu'une mesure, plus parente peut-être de la technique du vers que de celle de la prose, n'empêche point d'être admirablement désordonné. Une puissance insolite. Un éblouissement d'images chaudes et comme toutes parfumées de sang.

Des années passent. Voici d'autres livres. C'est la lutte finale, Frère Noir. La Russie en gésine, la misère, le sang, l'éblouissement de la conquête, l'Amérique, les usines, l'ombre matérielle du capitalisme sur une ville, une région, un monde vivant, des millions de vies humaines et chacune de ces vies. Le mouvement du reportage. Un lyrisme de mitrailleur. Des images, mais semblables à celles des films, des documentaires, des cris, mais non plus ceux d'une

femme très sensible et très secrète; des cris, mais qui semblent sortis de mille bouches à la fois.

Ces livres si prodigieusement différents sont l'œuvre d'un même écrivain, une femme : Magdeleine Paz.

Ce phénomène étrange, nul, à ma connaissance, ne songe à l'analyser. Et il se bécote, pour dire tout le vrai, qu'il gêne tout le monde, des deux côtés de la barricade.

A la bourgeoise, Magdeleine Paz appartient. A la pensée, à la sensibilité bourgeoises, elle a donné des gages : Femme, Toi. Malgré les déclarations militantes, les cris de colère contre le régime, les amitiés pour les grands excommuniés, la bourgeoise reconnaît dans Femme, dans Toi, des fleurs de sa civilisation. Mieux vaut qu'elle passe sous silence ces histoires de Russie, ces histoires de nègres américains.

De l'autre côté, on aime ces œuvres nouvelles. Oui. Mais tout de même, peut-on croire qu'elle soit des nôtres, cette artiste qui décrit si bien les tourments et les joies d'une âme, somme toute oisive, — d'une âme qui n'a rien d'autre à faire qu'à sentir.

Justement, ce balancement d'un

pôle à l'autre de la sensibilité d'aujourd'hui, à quelque chose de souverainement pathétique. Il est le signe d'une individualité aux prises mêmes avec le drame qui partage en ce moment le monde et le déchire. Il y a ainsi chez certains êtres, toute vivante, une dialectique de la création.

Magdeleine Paz est certainement, de ces drames intérieurs, un des exemples les plus significatifs. Et non point en ce qu'elle poursuit, plus qu'un autre créateur, ce rythme de balancement. Il semble même bien que pour elle, ce cycle s'achève définitivement et qu'elle vienne de ressusciter la synthèse en quoi les deux faces de sa personnalité, la sentante et la pensante, se marient et se confondent.

C'est sous cet angle que je crois devoir aborder son dernier roman, Une seule chair qui vient de paraître aux Editions Corréa.

X

Peu de livres, je pense, perdent autant que celui-ci à être résumés.

Des raisons de santé n'ayant, on le sait, contraint à interrompre sa chronique pendant plusieurs mois, j'ai eu l'occasion, avant de lire Une seule chair, d'en connaître certains comptes rendus. A vrai dire, ceux-ci, quelque fût la bienveillance qu'ils témoignaient pour un livre évidemment remarquable, faillirent bien me décourager de le lire.

C'est qu'il est une chose qui est inacceptable dans Une seule chair, c'est la donnée même de son dévelop-

pement, son point de départ, il faudrait presque dire son postulat.

Deux enfants jumeaux, tout pareils, corps et âme, et pareillement pauvres. Le hasard d'un choix; un oncle riche qui adopte l'un et laisse l'autre. Le développement parallèle et antithétique de ces deux vies, l'une dans le plan de la richesse, du luxe, du raffinement matériel et moral, l'autre dans le plan de la pauvreté, de la misère quotidienne, de la révolte.

Mais l'arbitraire de la donnée, si sensible dans le résumé, on a, le livre ouvert, tôt fait de l'oublier. Et au demeurant, cette gratuité importante beaucoup, dès lors que, le drame déclanché, il se précipite dans le mouvement même de la vie.

En fait peut-on parler d'un drame? Le sens de ce livre, n'est-ce point précisément qu'il y en a deux au moins, celui de Jean-Claude le riche et celui de l'ouvrier Jean-François. Oui, deux drames et tout irréductibles?

Je ne puis même songer à nommer ici les thèmes multiples d'un livre dont la richesse est si grande qu'on serait tenté de la trouver excessive.

Ce sont les conditions de la vie sociale, — la loi du pain —, qui forgent le mieux les âmes; voilà, me semble-t-il, le thème central dont on aperçoit tout de suite le sens marxiste.

Mais autour de ce thème et comme mêlés à lui, que d'autres thèmes s'entre-trecroisent dans un mouvement presque musical! Thème de l'amour vivant, incarné dans Hélène, thème qui

par une sorte de jeu, ouvre le livre et le clôt magnifiquement. Thème de l'âme dure, de la force, de la primauté du cœur, qui, né dans la vieille Brigitte, se développe à travers Jean-François. Thème de la conquête des choses, de la civilisation matérielle, que symbolise Jean-Claude. Thème du luxe, thème de la province.

Et quelle abondance! Paysages intérieurs : l'ivresse mentale de Jean-Claude, incolore et comme mathématique; le lourd éveil de Jean-François aux réalités de la jungle sociale. Peintures d'âmes : Hélène, toute tendresse lucide, toute foi; l'ancienne servante Gloria; Liouba, la jeune communiste aux prises avec l'Occident. Perspectives ouvertes sur l'espace, par quoi le drame même s'agrandit : New-York, P. U. R. S. S., échappées sur deux sortes d'âmes. Et ce mouvement de rivière furieuse qui brise, investit, enlace, chante, se plaint, promet la mer. Et cette langue à la fois si riche et si dénudée où l'on entend parfois un écho de ces violoncelles qui chantaient dans Femme, dans Toi.

X

Ainsi, dans une œuvre solidement construite et dont chaque partie a le tranchant d'un couteau, Magdeleine Paz a mis au service de sa pensée révolutionnaire, la sensibilité rebelle dont certains se croyaient en droit de n'attendre que des chants.

Charles PLISNIER.

René Henriquez

Libraire-Éditeur

**13, rue d'Edimbourg, 13
Bruxelles-Ixelles**Tél. 11.74.64 C. C. P. 1704.24
ABONNEZ-VOUS à :

Cahiers du Sud (dépositaire pour la Belgique) — Nouvelle Revue Française — Cahiers d'Art — 14, rue du Dragon — Phare de Neuilly — Spectateur Les Marges — La Muse Française — Europe — Esprit (dépositaire pour la Belgique) — Le Surréalisme au Service de la Révolution (le n° 5-6 vient de paraître) — Pamphlet — Formes — Le Crapouillot — Bulletin des Groupes Plans — La Revue du Siècle — Le Mois — Hermès (éditeur) — L'Avant Poste — Le Rouge et le Noir — Arts et Métiers Graphiques — Hippocrate — Activité — Revue Française de Psychanalyse — Minotaure — Etc., etc., etc.

Abonnement à toutes les revues et journaux belges, français et étrangers.

René Henriquez

Libraire-Éditeur

**rue d'Edimbourg, 13
Ixelles-Bruxelles**

Téléph. 11.47.64 C. Ch. P. 1704.24

VEUILLEZ ME PROPOSER

Begrund : Réponse au Général Gallet. — Gérard (G.) : Les 33 apparitions de Beauraing et leur caractère. 43 pp. Bruxelles, Les Grandes Editions, 3 francs. — Duquesne (Arthur) : La Petite Patrie. — Henry (P.) : Etude historique et critique sur l'emploi des langues en matière judiciaire, Liège, 1931. — Raes (Florent) : Les Ombres passionnées (Bruxelles, Editions « Les Mouettes »), illustrations du peintre Labarre. — Pascal (Yves) : None et la guerre (Paris, Crès). — Pascal (Yves) : Simon des Bois (Paris, Crès). — Gilbert (O. P.) : Le Dégagement (Paris, 1924). — Gilbert (O. P.) : La Force déchainée (Paris, 1921). — Gilbert (O. P.) : Poèmes (Paris, 1924). — Poelmans (René) : Tentative d'évasion (Bruxelles? 1932). — De Wandelaer (Frans) : L'Aveugle (Bruxelles? 1932). — Taeck (D.) : Le Mont Cassel, historique, archéologique et pittoresque, 2^e édition 1931, 100 pp. (Hazebroeck, Impr. de l'Indicateur). — Grégoire (H.) : Histoire du Congo pour la jeunesse (Bruxelles, Editions « La Gaulle », 1930, 80).

Centralisez vos commandes à la librairie HENRIQUEZ. Mettez à contribution son service de recherches bibliographiques.

**REVUE DES FILMS**LA PECHERESSE
(MONNAIE-VICTORIA)

Il se passe décidément fort peu de semaines sans que nous soit donné en pâture quelque retentissant navet sur quoi user toutes les flammes d'une mauvaise humeur que tout autour de nous concourt à justifier.

Rarement, cependant, l'occasion est si belle, et le navet aussi sonore et aussi plat, et je ne vois que le *Signe de la croix* ou *Kaspa* pour être comparés à *La Pêcheresse*, film insensé, apologie enfantine et grotesque de l'Armée du Salut. Il faut avoir vu Clark Gable, ranchman mal dégrossi, prêcher la rédemption à Joan Crawford en uniforme de salutiste, les cils « faits », la bouche luisante d'un pied de rouge, les cheveux moulés par une impeccable permanente (ces mêmes cheveux qu'une nuit d'amour fera pousser d'au moins dix centimètres, — ô mystères de la mise en scène!) pour se rendre compte jusqu'où peut aller le cynisme des producteurs et, faut-il le dire encore, l'invariable inconscience du public.

Pour l'intrigue, on connaît la chanson : un monsieur bien plaqué, pour se marier, sa petite amie, qui danse dans un music-hall louche. Désespoir. La petite amie veut se f... à l'eau, mais un salutiste qui passait, le képi sur l'oreille, se trouve à point pour la sauver et l'emmener dans une fancy-fair enfantine où la danseuse qui ne danse plus se met à chanter des psaumes avec une voix de « blues-singer ». Définitivement conquise, elle suit les salutistes, et chante avec eux, jusqu'au jour où rencontrant le monsieur bien de naguère, elle se laisse aller à passer la nuit avec lui, histoire, sans doute, d'avoir quelque chose à confesser plus tard. C'est n'est là, bien sûr, qu'un instant de défaillance, vite oublié pour rejoindre, sous les pommiers en fleurs et parmi les rondes enfantines, le beau salutiste rédempteur.

Je souhaite à *La Pêcheresse* le succès (de rire) qu'elle mérite.

NAGANA
(ACORA)

Pour une fois, l'on pouvait s'attendre à une de nouveaux hommes-lions ou serpents, à d'autres crocodiles mangeant d'autres panthères, etc. Par bonheur, les scènes africaines de Nagana, d'ailleurs assez sobres, et visiblement tournées sur les lieux, donnent au film lui-même une allure d'authenticité inaccoutumée.

Le scénario qui, par plus d'un point, nous rappelle les passages exotiques d'*Arrowsmith*, est honnête, et vraisemblable, mis à part l'inévitable clou final avec danses guerrières, crucifixion et crocodiles.

Les interprètes (Melynn Douglas, William H. Durrill, et surtout Miki Motura) sont « sons, et tata Biell, que nous voyons ici pour la première fois, a un charme étonnant, auquel n'enlève rien l'effort visible du metteur en scène pour la faire ressembler à Garbo.

Je ne doute pas des possibilités infinies que présente cette actrice. Trouvera-t-elle le Sternberg qui

fera d'elle une nouvelle Marlène Dietrich? A moins que, seule...

PLAISIRS DEFENDUS
(AU CLUB DE L'ECRAN)

Ce petit film, réalisé en cinq jours, vivant, amusant, à peine acide, nous donne la mesure exacte du talent d'Alberto Cavalcanti, virtuose dans le mode mineur.

L'on aimerait voir le cinéma français se satisfaire de cette verve naturelle, sans prétendre à la puissance des américains ou des allemands, ce qui lui vaut les retentissants camouflets que l'on sait.

MIRAGES DE PARIS
(MARIVAUX)

Ou bien Ozep, après tant d'autres, s'est résolu à sacrifier ses qualités d'hier aux idoles en cours, ou bien *Mirages de Paris* représente une preuve par l'absurde de l'évidente misère du cinéma de l'heure.

Mais, en ce cas, nous eussions préféré plus de franchise dans la satire, et plus de force dans la critique.

G. D.

A propos du dernier film d'Eisenstein

(Documents)

Eisenstein a, récemment, passé trois mois au Mexique, tournant dans la région sauvage et peu connue du Yucatan et du Mayaland. Il espérait apporter son film à Hollywood, l'y découper et le faire exploiter par une des grandes compagnies californiennes. Mais il avait compté sans les autorités américaines qui, purement et simplement, lui refusèrent l'entrée des Etats-Unis. Il envoya donc en vrac quelque soixante mille mètres de film à Hollywood. Et c'est là que les difficultés continuèrent. L'écrivain Upton Sinclair, chargé de placer la production d'Eisenstein, se trouva en présence de 2.850 boîtes de films sans numéros, sans autre explication qu'une courte note de deux pages, envoyée par le réalisateur. Par où commencer? Grave problème. Si grave même que, l'un après l'autre, les studios se récusaient. Un producteur, enfin, se décida et consentit à essayer de mettre bout à bout les kilomètres de pellicules envoyées du Mexique. Des soixante mille mètres, douze mille furent retenus, dont on tira un film de deux mille mètres environ. Celui-ci correspond-il au scénario de l'auteur? Personne n'en sait rien et Eisenstein n'est pas là pour le dire.

Vient de paraître
à L'EGLANTINE

FRATECO

**M. HITLER
DICTATEUR**

278 pages - 12 francs

La seule revue mensuelle
indépendante de critique
cinématographique, litté-
raire, artistique et sociale

Le n° 4 a paru

DOCUMENTS 33

avec

J.-G. Auriol, Jean Audard, Joë Bousquet, Jean Cassou, André Delons, Gaston Derycke, Marcel Lecomte, Denis Marion, M.-A. Mirowsitch, Moholy-Nagy, Carlo Suarès, etc.

Directeur : Stéphane Cordier, 6, rue Gabrielle,
Bruxelles. C. C. P. n° 33.79.45.
Secrétaire de rédaction : Gaston DeryckeAbonnement 1 an 35 frs.
Étranger 9 belgas
Le numéro 4 frs.**Troisième lettre d'Allemagne**THREE O'CLOCK
IN THE MORNING.

Delhoven : sommet du triangle dont la base reliait Cologne à Düsseldorf.

Delhoven ; matin ; trois heures. Une ferme, où des queues de vaches ont rythmé la nuit, contre le mur de ma chambre basse. Révision des vélos. Chargement : pain bis, saucisson longs, « Pensées de Goethe », rasoir, linge-rechange. Départ. Vent froid. Route obscure...

Dans l'invisible, un oasis approche : cette fabrique évoque un vaisseau éclairé, cheminées au repos. Roggendorf : odeur de fumier. Worringen, lieu de bataille : étape régressive de civilisation. Rencontre avec un cimetière : la nuit éclaire mieux la mort, sous ce ciel de carte postale, bleu romantique, rouge étouffé. A Esch, derrière un arbre large, pointe une tour d'église : on dirait un casque, derrière un éventail complice. Le jour, sorti brusquement de la burette du clocher, s'étend vers Cologne. A Pesch, partant d'une forteresse oubliée, une rangée de grands mâts électriques, les bras tendus, figure une armée de catapultes visant la lune, qui bat en retraite. Les deux doigts de la cathédrale de Cologne se précisent sur l'horizon et le phare de l'aérodrome lance ses derniers feux rouges.

D. 1088 est le premier oiseau qui prend l'air ce matin...

PAR COLOGNE.

Cologne s'éveille, « und ruhig flieszt der Rhein ». Cologne sent le matin. L'eau de Cologne coule à flots purs et s'appelle le Rhin, parmi les quartiers larges aux rues carrées. Quatre nazis cadencent leur fin de ronde. Un schupo accepte une cigarette belge et dit son horreur de « la guerre de 14, leçon pour l'avenir ». Il semble sincère et ses lunettes multiplient la bonté de ses yeux, sous les murs étiquetés de croix gammées, le long de la gare. Un train spécial charrie des beuglements et des puauteurs vers l'abattoir tout proche.

RHENANIE 1933

par Pierre Vandendries

Continuons. Voici le « Schlageterheim » arborant un grand visage d'Hitler à côté de celui de Schlager, le tout noyé sous les étendards nazis. (Si Schlageter était vivant, Hitler ne pourrait pas exploiter sa mort... Chut! on peut penser cela, mais pas le dire.)

Le pont « Kaiser Wilhelm » traverse le Rhin en trois étapes. C'est que le Rhin est large. Plus loin, le fameux « Pont suspendu » défie les plus sceptiques : véritable poème en acier, suspendu entre le soleil et la barre-de-fer-rouge qu'étend son reflet sur le Rhin. Les pêcheurs sur la berge regardent passer le courant, se souciant bien peu du « Friedrich-à-cheval » qui désorène le « Niederländer Ufer » et qui n'est pas plus beau que telle statue bruxelloise, où notre Léopold II se livre en soutane, aux mystères de l'équitation. Le pont des Hohenzollern repose sur des fortresses byzantines pour lesquelles on a fabriqué des Guillaume II en série : un ne suffisait donc pas?

La gare de Cologne est massive, c'est tout le mal à en dire.

Cinq heures du matin, heure des boulangers, des gazettiers, des récurers, et des nocurs repentis. Près du « Bismarck-Denkmal », sur un banc, une grisette, blonde comme Marlène, cherche l'appui d'une épaule aimée. Elle a le dos tourné à la statue de pierre du chancelier de fer, que les étudiants entourent chaque année de leurs cris et torches traditionnels. Un schupo passe; puis des S. A. et des S. S. Nous pédaions toujours, suivant le fleuve. D'espace en espace, des croix gammées blanches surgissent sous nos roues, comme des araignées lumineuses sur le trottoir de basalte. Et tandis que six étudiants ivres soutiennent sur la route, leur professeur deux fois gris,

nous sortons de Cologne par une allée boisée, étoffée de fourrés auxquels, paraît-il, beaucoup d'enfants doivent la vie...

RENCONTRE.

Vers Euskirchen, la route est belle, et sur sa ligne pure, les villages sont couchés comme des points d'orgue.

— Hitler, nous dit avec enthousiasme un jeune villageois, Hitler est un idéaliste et incontestablement un homme qui donne à la population allemande l'exemple d'une vie très simple. Il est pacifiste...

— Qui nous le prouve?

— L'Allemagne comme tout le monde, est contre la guerre, parce qu'une nouvelle guerre serait ridicule...

— Le ridicule ne tue pas?

— ...ridicule et honteuse, car elle détruirait toute l'Europe et, en fin de compte, plus rien n'existerait.

— Ce serait très bien si chacun pouvait posséder cette clairvoyance élémentaire, mais à condition d'être sincère. Quant à votre Hitler, pour y revenir, qu'a-t-il fait de bon (pratiquement) pour les ouvriers?

— Hitler ne peut pas réussir à donner du travail à tous ses partisans, mais il veut que les hommes de son pays deviennent meilleurs...

— ...en massacrant ou en mettant à l'ombre tous ceux qui ne pensent pas comme lui...

— Lui seul pense bien?

— Admettons... Mais pourquoi les nazis sont-ils des militaires déguisés?

— Les nationaux-socialistes veulent se connaître, c'est pourquoi ils mettent un uniforme, mais ils ne sont pas soldats. A Vienne, où l'uniforme a été défendu, les nazis, pour se retrouver, ont porté des chapeaux-claque.

— Cela ne manque pas de pittoresque, mais ce n'est pas cela qui m'attirerait...

Et avant de nous souhaiter bon voyage, le nazi à son tour écoute bravement cette anecdote : Un ouvrier du nom de Z... demande du travail à Hitler. Voyons, dit le chancelier, vous vous appelez Z..., c'est la fin de l'alphabet... Je dois vous dire que je suis justement arrivé à F... : tous les hommes dont le nom commence par F... ont à organiser toutes les fêtes. Mais je ne sais pas encore comment j'emploierai les autres!

Le nazi rit, puis nous regarde; et, réfléchissant, nous examine avec méfiance. C'est pour nous le moment de dire innocemment « Auf Wiedersehen » et d'enfourcher notre « 20 à l'heure ».

VERS LES FAGNES.

Des cris : « Kölnische Zeitung! » dans les rues de Brühl. Un tableau y mange tout un étalage : Hitler assis et méditant. Une compagnie de nazis, drapeau en tête, s'est arrêtée, en parade dominicale, sur la place publique; les ordres sont brefs, les regards fiers. De jeunes vtérges, retour de messe, s'extasiaient parmi les maisons propres aux aspects hollandais (sauf les toits, car la Hollande, elle, est plate de plafond comme de plancher).

O! romantisme des dimanches allemands où les bois sont chantants, et les routes d'asphalte! Les moineaux sur les fils téléphoniques, sont sages comme ceux de Julia Tulkens : « Wie weet waarom het vogelken Zoo lief en zoetjes kijkt, Wanneer het op een draadje zit, Terwijl de zonne prijkt? » De lourds chevaux brabançons (filiale de notre race chevaline), dans les prairies rhénanes, ne se ressen-

» Présentée dans l'intimité il y a quelques jours, la production a soulevé à la fois l'enthousiasme des uns, l'amère critique des autres. On s'accorde à dire que la photographie est remarquable; les avis sont plus partagés quant à la donnée du film.

» *Thunder over Mexico* (Tonnerre sur le Mexique), qui est le titre adopté, est un film silencieux. Les titres ont été réduits au minimum : ils ne dépassent pas trente-cinq.

A cette note parue dans *Pour Vous*, et d'une objectivité que l'on voudrait moins... prudente, le manifeste publié par *Experimental Cinema* (Amérique), et repris par *Close Up* (juin), apporte un commentaire aussi net qu'opportun.

Cette protestation, que nous publierions dans son intégralité, nous donne une preuve nouvelle de la misère du cinéma actuel, de la bassesse, surtout, de ceux qui régissent ses destinées.

Le film d'Eisenstein a été défiguré, mutilé par les producteurs américains. Le fait n'est pas douteux.

Il convient que tous les amis du vrai cinéma se joignent à ceux qui travaillent pour sa restitution dans son intégrité.

CLOSE UP

Au sommaire du numéro de juin : *An American Tragedy*, par S. M. Eisenstein, *New in the Motion Picture Theatre*, par Frames Blake. *The making of the Ruman « Star »*, par Mary Seton — études et fragments de Erno Metzner, O. Blakeston, Bryher, K. Santar, etc.

STUDIOPalais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein

PROLONGATION

de l'immense succès

EXTASE

Le chef-d'œuvre de MACHATY

Le génial metteur en scène

d'EROTIKON

interprété par

André NOX, Pierre NAV,

ROGOZ et Eddy KIESLER

Parlant français

De 2 h. à minuit — Enfants non admis

au club de l'écran

à l'occasion de l'exposition internationale de la photographie et du cinéma

Le mardi 27 juin, à 20 h. 30

PALAIS DES BEAUX-ARTS
(Salle de Musique de Chambre)**Séance consacrée à
l'ARCHITECTURE**

Les architectes

LE CORBUSIER & STA. JASINSKY

commenteront les films :

ARCHITECTURES D'AUJOURD'HUI

de Pierre Chenal

DÉMOLITION ET RECONSTRUCTION

de W. Base, etc.

Prix des places : 10 francs; membres : 7 francs

Mardi 4 juillet, à 19 h. et 21 h. 15.

CASINO-CINE, 38, chaussée de Louvain

20^e ET DERNIÈRE SÉANCE

Première vision en Belgique de

IDÉE

le dessin animé de Frans MASERBEL

et BARTOSCH

et

ENTHOUSIASME

du cinéaste russe Dziga VERTOF

Prix des places : Balcon 10 fr. Membre

7 fr. Fauteuil 13 fr. Membre 10 fr.

Location pour cette séance seulement à la

LIBRAIRIE HENRIQUEZ, 13, rue d'Edimbourg

(porte de Namur) Téléphone 11.47.64, tous les

jours, sauf dimanche, de 9 h. à 13 h. et de 14 à 19 h.

tent pas du changement de nationalité Pour le cheval, un pré est un pré, un homme, un homme. Ce n'est que l'homme lui-même, cet être supérieur par son intelligence, qui a compliqué les choses. Il a imaginé des barrières pour pouvoir opposer les hommes nés d'un côté d'une ligne arbitraire, à ceux nés de l'autre côté. Tout juste comme si le hasard avait l'habitude de nous consulter avant de nous proclamer belge ou allemand ou français!

Oh! suprême intelligence des hymnes nationaux dans les écoles frobeliennes! Oh! beauté ineffable des barrières parquant les masses humaines contre les masses humaines pour l'intérêt de quelques exploités de la bêtise humaine! Oh! grandeur de l'esprit de village, qui partage entre eux les enfants d'un même continent! Oh! progrès! Oh! civilisation!

Et nous roulons vers Euskirchen, par des villages pauvres, chaumières d'argile sur squelettes de bois, où le commerce est tué par les suites de la guerre, comme il est tué dans l'Europe entière pour la même raison. L'antique histoire des membres et de l'estomac, le plus beau symbole de l'internationalisme indispensable, va-t-elle enfin porter ses fruits? L'estomac, la tête, les bras, les jambes, et les doigts de pied vont-ils enfin admettre qu'ils sont tributaires les uns des autres? Et les nationalistes aveugles comprendront-ils enfin que l'internationalisme, c'est du nationalisme, et du plus efficace? Jaurès disait : « Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie; mais beaucoup d'internationalisme y ramène. » Le chauvinisme de principe, même directement à la guerre, partout et toujours. Et c'est pourquoi nous nous méfions un peu de l'aspect (malgré tout militarisant) de l'hitlérisme, même si celui-ci se déclare pacifiste. Car... si on écoutait les militaires, on finirait par occuper la lune, pour avoir une ligne de défense adéquate contre une attaque venant du soleil. » (Salisbury).

(A suivre.)

Le ROUGE et le NOIR

A propos de "L'ALTERNATIVE,"

(Suite de la page 1)

Aujourd'hui, notre génération est disloquée. Ses membres suivent des directions diverses. Les uns restent à la tête des partis communistes fondés en Occident par la III^e Internationale; d'autres se tournent à la social-démocratie; d'autres encore restent à l'écart. Ces derniers expriment à peine leurs préoccupations profondes; leur pensée n'est pas fixée; les manifestations de leur activité sont pénibles. Les affinités de ceux qui appartiennent à ce courant révolutionnaire ne se manifestent dans aucun groupe organisé. Apparemment, ils sont les plus solitaires des socialistes de notre époque. Et pourtant, ils ont en commun, eux seuls ont en commun avec les masses occidentales, le sentiment profond de l'usure des vieilles formules, toutes chargées de sens bourgeois, tant celles du socialisme démocratique que celles du néo-léninisme. Ces révolutionnaires sont péniblement aux prises avec l'avenir. Ils tentent de dire consciemment ce à quoi les masses aspirent plus ardemment à mesure que la nuit bruyante d'un désordre inouï pèse plus lourdement sur elles. Et, pour la première fois, depuis le temps où Georges Sorel dénonçait avec tant de pénétrante acuité « le manque de psychologie profonde du socialisme », ces hommes dont la foi socialiste s'est intensifiée dans l'inquiétude, soignent à la préoccupation des problèmes les plus brûlants de l'anarchie économique-politique, le tournant de l'intégrité de l'homme. Le danger où se trouve l'âme humaine le sollicite autant et plus que la misère matérielle.

Les communistes officiels, irrémédiablement vaincus en Europe occidentale, depuis l'avènement de Hitler, voudraient nous faire croire qu'ils sont les héritiers de la vieille social-démocratie opportuniste. Mais, ni leur verbiage insensé, ni leur furieuse manie du coup d'éclat ne constituent pas la moindre preuve dans ce sens. Au contraire, ils ont en commun, avec l'écrasante majorité des social-démocrates, le fétichisme sans remède, semble-t-il, de la fatalité économique. La construction du « socialisme dans un seul pays », professé par Staline, n'est qu'une transformation extérieure du social-patriotisme. L'industrialisme de l'U. R. S. S., sa déification de la machine, sa standardisation implacable de la pensée, ne sont que la répétition sur une plus vaste échelle, des artificielles tentatives socialistes dans le domaine de la production coopérative, des entreprises de banque et de l'uniformisation de la pensée démocratique. L'imagination créatrice de Lénine lançait l'homme révolutionnaire dans la voie de la destruction universelle du capitalisme. Staline ramena la Russie à l'adaptation au capitalisme, à la glorification du Behaviorisme américain et du jeu fan-

tasmagorique de la diplomatie impérialiste.

Les communistes qui ont rejeté l'étiquette officielle et qui rejoignent la social-démocratie affichent une expérience dont ils semblent fiers, une maturité de pensée douloureusement acquise, un courage disposé à tout recommencer! Nous croyons qu'ils n'ont rien appris; qu'en réalité les leçons de ces dix dernières années restent lettre morte pour eux et même qu'ils ont « désappris » dans une proportion effarante. Ce n'est pas que nous condamnions, en principe, leur retour à l'organisation social-démocrate; nous condamnons les explications qu'ils nous donnent de ce retour. Sous prétexte que la social-démocratie fait appel au front unique, pour la centième fois depuis dix ans, sans changer quoi que ce soit à ses conceptions fondamentales, ils lui décernent de fastueuses louanges. Dans leur candeur ou leur folle distraction, ils ne s'aperçoivent pas qu'exiger, dès la première heure de la rentrée, du droit de critiquer impitoyablement le défaitisme unitaire des réformistes autant que la pitoyable farce unitaire des gens de Staline, pourrait seulement les sauver d'une chute immédiate dans le plus commun marais parlementaire. Et ils nous dévoilent aussi, bien inconsciemment, sans doute, que le seul apport durable du léninisme, la technique révolutionnaire, ne fut pour eux, qu'un élément de littérature pétroleuse, de bravade et de polémique sportive. Aujourd'hui, ils oublient cet apport avec une étonnante ingénuité.

Mais, si tous ceux-là se rapprochent du vieux socialisme démocratique et s'efforcent ainsi devant l'audace et l'étrange fascination du fascisme, celui-ci ne se doute pas qu'à son tour, il devient lui-même une des conditions de la naissance d'un socialisme nouveau qui mettra au premier plan — avec l'éternelle inquiétude métaphysique — le mode de penser par l'action. Ce socialisme est discernable dans la méditation, l'ardeur contenue, la foi balbutiante et la soif de certitude absolue de quelques-uns. Il creuse chaque jour un gouffre plus profond entre le vieux socialisme scientifique et l'avenir. Au lieu de régresser, ce socialisme naissant mènera la technique révolutionnaire de Lénine à son plein développement. Au lieu de bafouer le grand rêve humain des utopistes, il l'élèvera à un ordre moral et à une conception religieuse du monde.

Apparemment, ces considérations préliminaires nous ont éloigné de l'objet de nos articles, la critique du livre récent d'Emile Vandervelde, l'Alternative. Nous essaierons de montrer, dans la suite, qu'il n'en est rien.

W. VAN OVERSTAETEN.
(A suivre.)

Les pompiers de l'avant-garde

(Suite de la première page.)

Eh! bien, j'enlève le casque et la défroque. Et je convie tous ceux (ils sont tout de même bien trois ou quatre) qui en ont jusque-là des bataillons de discipline de « l'art révolutionnaire » à en faire autant. Pompe en l'air, camarades! En francs-tireurs et sans drapeau, ce coup-ci!

Sans drapeau? Alors, à quoi va-t-on se reconnaître? Et le peuple, comment saura-t-il qui nous sommes, nous, ses amis, ses sauveurs, ses mitrons du bonheur futur?

Le peuple s'en fout, camarades, et j'ose dire qu'il a raison.

Aucune littérature — pas même la nôtre — n'a jamais empêché les pauvres d'avoir faim. Troussez-moi donc une phrase, dix pages, — un volume, si vous voulez — qui fasse un peu plus tiède la nuit d'hiver, qui mette du charbon dans la cave, et, sur la table, un gigot saignant. Non?...

Alors, faites de la politique, si cela vous chante; soyez éloquent, hypnotiseurs, canailles; faites le geste de décrocher la lune; faites les pitres, faites la quête et comptez les sous, c'est-à-dire exactement ce que vous reprochez aux autres, aux vieux de la vieille qui toussotent sur nos derrières. Mais attention: si vous gardez la sébille, gardez aussi le drapeau, la matraque et le baillon, car tôt ou tard, vous en aurez besoin.

Que dis-je? Tôt ou tard? Ça se pratique déjà! Osez-vous nier? Vous tirez sur le Bon Dieu des autres, du haut de vos lucarnes, mais il y a des icônes aux murs de vos logis. Vous réclamez la liberté? Vous en avez peur; peur à ne pas même la tolérer parmi vous. Qu'il entre dans vos chapelles, le bipède assez naïf pour croire que rien de vrai ne vous gêne! Il sera vite fixé. Ceux qui ne connaissent que de nom le sport du coup de pied en vache, de la sale calomnie, de la jalousie à cran d'arrêlé, n'auront qu'à le regarder sortir...

Chers pompiers, je vous rends mes épaulettes.

Quand j'y pense! Parce qu'une douzaine de placiers en futailles vides ont réussi dans leur commerce, vous prenez le bruit de ces futailles pour l'orage bienfaisant qui lessivera le ciel, et les placiers pour des penseurs. Joli monde, n'est-ce pas? Vous nous préparez, où ce pauvre Prométhée de peuple ne s'arrachera plus à ses établis que pour aller, au cours du soir, geindre l'ABC de son « bonheur! » Cela ne suffit donc pas qu'on l'ait saigné depuis toujours, que vous lui prétendiez infuser dans les veines toute l'eau froide de vos pompes?

« L'art révolutionnaire »? Beau prospectus! Mais la révolution artistique, c'est autre chose et vous n'en prenez pas le chemin.

On ne marche pas vers cet Eldorado par peloton de dix, au pas ca-

Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes Libres.

PROGRAMME

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas (entrée particulière). Prix d'entrée: 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Ce soir, Mercredi 21 juin, à 20 h. 30

32^e débat de la saison

EN LA SALLE DES HUIT HEURES
11, PLACE FONTAINAS

M. Pierre LANDSVREUGT
Directeur des éditions l'Eglantine
ouvrira le débat sur

A quoi sert la littérature ?

Lit-on encore et que lit-on? La littérature doit-elle être au service de l'action? L'art et la crise. Qu'en pensent les écrivains, les éditeurs, et le public?

Orateurs inscrits dès à présent:

Les éditeurs Pierre LANDSVREUGT et Henri WARGEE;
Les écrivains René BAERT et Charles PLISNIER.

Sont convoqués:

MM. Pierre Daye, Carlo de Mey, Frédéric Denis, Jean Dess, René Gols- tein et Robert Vivier.

Droit d'entrée: 4 francs

Mercredi 28 juin, à 20 h. 30:

33^e débat de la saison.

SALLE DES HUIT HEURES

COMMENT SUPPRIMER LE CHOMAGE?

Que demandent les chômeurs: de l'argent ou du travail? Qu'attend le gouvernement pour instaurer une politique de grands travaux? Le chômage devient-il endémique? La crise finira-t-elle un jour? Est-il utile encore d'apprendre un métier?

Mercredi 5 juillet, à 20 h. 30:

34^e débat de la saison.

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

M. Charles PLISNIER

ouvrira le débat sur

LS INTELLECTUELS

POUR OU CONTRE LE CAPITALISME

dencé, derrière un étendard, sur des rubans de bitume. Il faut lâcher la piste, sauter le fossé, foncer à travers le maquis, et, tout d'abord, assommer ce farceur de guide. Pour deux raisons: d'abord parce qu'il ment, qu'il ne sait pas plus que vous comment aller vers un horizon neuf. Votre seul guide, c'est votre flair; c'est le vent chargé de l'odeur des foins, c'est un rire de merle, un glou-glou de source, une baie de sorbier « pendant sous la feuille en goutte de sang »; c'est un commérage de grillons peuplant le crépuscule. C'est la fringale d'un gars qui gronde et débambule à travers la vite enor-

mie...
La seconde raison — non la moins valable, — c'est qu'il importe de vous faire la main et de vous la faire rude: il y a des pions qui rôdent par le maquis, avec mission de ramener au corps les petits pompiers en vadrouille...

Compris?
— Mais, monsieur, la révolution culturelle...

— Ça va, ça va... Passons la main. Pompe en l'air! En francs-tireurs! Et sauve qui peut!

Pierre CHATELAIN-TAILHADE.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Le peintre belge Allard l'Olivier s'est noyé accidentellement dans le fleuve Congo.

OOO Une délégation de l'Association des Ecrivains belges a fleuri le monument de Camille Lemonnier, au rond-point de l'avenue Louise à Bruxelles, à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort du grand romancier.

D'autre part, une exposition Camille Lemonnier est actuellement ouverte à la Bibliothèque Royale. Elle comporte de nombreux documents iconographiques, des autographes et les éditions originales des œuvres de l'écrivain le plus fécond que nous ayons eu.

OOO Au sommaire du n° 4 de Documents 33, et outre les habituelles études consacrées au cinéma, nous lisons un fragment du Rimbaud le Voyou, de Benjamin Fondane, qui constitue en quelque sorte une réplique en contrepied au Rimbaud le Voyant, de Rolland de Réville. Par ailleurs, une étude

de Denis Marion sur la Condition humaine, de Malraux, la plus profonde peut-être qui ait paru à ce jour sur ce livre capital.

OOO Le 11 juin 1933, il y a eu cent ans que Jules Vallès est né. On se souvient des manifestations qui célébrèrent le cinquantième anniversaire de la mort de l'auteur de l'Enfant.

OOO Anniversaires de juin:
1^{er} juin 1813. Naissance d'Andressen.
5 juin 1723. Mort d'Adam Smith.
10 juin 1923. Mort de Pierre Loti.
12 juin 1913. Suicide de Léon Deubel.
13 juin 1913. Mort de Camille Lemonnier.

OOO Le prix Fémina américain a été décerné à M. Roger Verceel pour son roman: Au large de l'Eden.

OOO Sous la direction de MM. Robert Aron et Armand Dandieu L'Ordre nouveau fait paraître son premier numéro. L'Ordre nouveau est contre le désordre capitaliste et l'oppression communiste, contre le nationalisme homicide et l'impérialisme impuissant, contre le parlementarisme et le fascisme. Drôle de programme! Avec quoi et avec qui donc L'Ordre nouveau est-il? L'Ordre nouveau est pour le patriotisme spontané nécessaire, pour la propriété privée sous ses aspects personnels et concrets, pour l'abolition de la condition prolétarienne. Il s'agit d'un mouvement d'idées qui s'efforce de sauvegarder la petite bourgeoisie et ses vertus créatrices. Il est difficile de dire, à la lecture de ce premier numéro, qu'elles sont les visées véritables de ce mouvement. Collaborent à ce nouvel organe: Daniel Rops, Denis de Rougemont, René Dupuis, Alexandre Marc, Jean Jardin. Nous retrouvons plusieurs de ces noms au numéro que la Revue Française a consacré à la Jeunesse française, numéro d'allure et de tendance fascistes.

Certes, nous reconnaissons que Le cancer américain de MM. Aron et Dandieu était un livre courageux. N'empêche que jusqu'à nouvel ordre, nous tenons L'Ordre nouveau pour un de ces témoignages (de plus en plus nombreux ces derniers mois) d'une jeunesse qui, touchée par le « miracle » nazi, veut rendre à la petite bourgeoisie une place prépondérante dans l'hégémonie du monde. Contre le capitalisme, mais aussi contre le prolétariat. Il est temps, croyons-nous, de mettre le prolétariat en garde contre les manifestations anti-capitalistes de cette jeunesse.

M. Alexandre Marc, dans l'article qu'il consacre à la Faillite politique du libéralisme et du marxisme en Allemagne s'est donné la peine de nous dire de quel bois on se chauffait à L'Ordre nouveau.

OOO Dans un article qu'il fait paraître dans les Nouvelles Littéraires, Drieu La Rochelle parle aussi des succès certains remportés par l'antimarxisme. Pour Drieu la Rochelle, Nietzsche aurait succédé secrètement à Marx comme prophète et inspirateur des révolutions de ces derniers lustres. Par une sorte de détournement, Drieu la Rochelle s'attaque lui aussi au marxisme. C'est une récurrence de l'idéologie jeune droit de l'auteur de Mesure de la France. Drieu la Rochelle essayiste nous réserve encore d'autres surprises. Mais on ne peut nier chez lui une inquiétude créatrice. Sur bien des points, il a devancé les jeunes gens de L'Ordre nouveau et autres « évolutionnaires » aristocratiques.

OOO Où il s'agit encore de Marx.

M. Julien Benda n'a pas voulu être en reste. A propos de la science de Marx, il écrit quelques pensées d'une faiblesse peu banale. Il reprend à son compte tous les préjugés antimarxistes qui traînent aujourd'hui dans les revues et les journaux réaction-

naires ou « libéraux ». Nous nous attendions à plus de profondeur, plus d'intuition de la part de l'auteur de la Fin de l'Eternel.

OOO François Mauriac est donc académicien. Tout le monde s'accorde à lui reconnaître un grand talent de romancier. Cela ne va pas sans critiques, naturellement. Dans Monde, Georges Altman note très justement: La province de Mauriac, elle ne sera pas la province mesquine, étroite et comique, la province « cancanière »; elle sera tendue, angossée et tragique, toute gonflée d'une énorme hypocrisie qui crève en scandales ou en crimes impunis. M. Mauriac pourra bien ensuite pontifier dans les journaux pieux, sur les vertus françaises, la famille, le sol, il pourra bien, lui qui sait écrire, faire l'éloge du lamentable René Bazin, il n'arrivera pas à dresser devant nous une province et une famille française de patronage, que toute son œuvre noire dément.

A propos du dernier livre de Mauriac Le mystère Frontenac Edm. Vandercammen, dans l'Esprit du Temps, notait: Certes, un chant pathétique à l'amour maternel mais par ailleurs, une suite d'événements dont la poussée s'arrête au moment où le cœur se met à battre.

Serait-ce le symbole de toute une morale, de tout ce mystère qui se défait et montre l'épuisement des dernières aspirations?

C'est malgré lui que Mauriac a si mal servi l'honneur de cette race.

OOO Monde donne une page du Quartier sans soleil, le roman de Tokounaga, que publient les Editions Sociales Internationales. Tokounaga est un écrivain prolétarien. Son livre est l'histoire d'une grève d'imprimeurs à Tokio. C'est un témoignage direct et vivant sur la vie des ouvriers japonais.

OOO Dans son feuilleton hebdomadaire Magde-

leine Paz fait l'éloge de Marées, le dernier livre de Jean Pallu. Nous sommes loin de partager entièrement l'appréciation enthousiaste de Magdeleine Paz. Certes, ce nouveau livre de Pallu est très curieux et contient de véritables réussites, mais il y a dans certaines pages de Aventures un romantisme de mauvais aloi.

OOO Le voyage au bout de la nuit devait paraître en traduction dans le Berliner Tageblatt. Celui-ci vient de prévenir les éditeurs de Céline que l'avènement de Hitler l'empêche de donner suite à ce projet. Le journal allemand est assigné pour rupture de contrat devant le tribunal civil de la Seine.

OOO Dans le n° 1 de l'Avant-Poste, de Paris, signalons un récit de M. Matveev Pogrome et Naissance à l'hôpital, par H. Valet, des poèmes de Pierre Morhange: La vie est unique, poèmes âpres et gonflés de vie.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.

A la Maison du Livre Belge

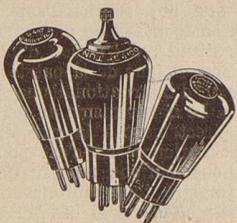
12, Rue des Colonies, 12

Lisez:

PIERRE BENOIT

FORT-DE-FRANCE

22.50 fr.



TUNGSRAM

Imp. A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL